
3 1761 07970429 2

THÉATRE DE PIERRE BOURG

TOME VI

■ 1641

LE MASQUE

Comédie en quatre actes



Librairie Théâtrale Speltens Frères

95, Rue du Midi, 95, Bruxelles

Hommage de l'auteur à
Monsieur Camille Poupeye, critique drama-
tique.

Pierre Bourg

10.8.1936

27, Bd de l'Est Ath

LE MASQUE

DU MEME AUTEUR :

Théâtre :

Tome I. — *BEETHOVEN* ou *L'HEROIQUE.* — *LA CONQUETE DU BONHEUR* (épuisé)

Tome II. — *LA VINDICTE.* — *LA CHAINE* Speltens, 95, rue du Midi, Bruxelles).

Tome III. — *DANS LES FLEURS* (Speltens).

Tome IV. — *CIMES ET ABIMES* (Labor).

Tome V. — *BLANCHE NEIGE* (La Phalange).

En préparation : Tome VII.

THÉATRE DE PIERRE BOURG

TOME VI

LE MASQUE

Comédie en quatre actes



Librairie Théâtrale Speltens Frères

95, Rue du Midi, 95, Bruxelles

PERSONNAGES :

LE COLONEL LAUNOIS.

BEAUFORT père.

LEON BEAUFORT, AVOCAT.

JEAN BEAUFORT.

LE DOCTEUR VALERE AUSTIN.

DEMARS.

BOLLAND.

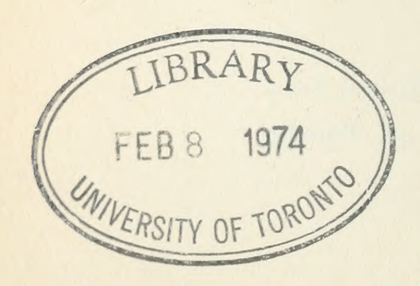
CORBIER.

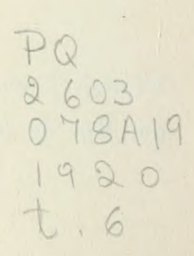
MADAME BEAUFORT.

MARGUERITE LAUNOIS.

UNE SERVANTE.

L'action se passe de nos jours, à Bruxelles (1er et 4e actes) et à Neuville (2e et 3e actes).





ACTE PREMIER

CHEZ LAUNOIS, A BRUXELLES

Un petit salon. Au fond, une porte à deux battants. A gauche, deuxième plan, une porte conduisant dans le cabinet de travail du colonel.

SCENE PREMIERE

LAUNOIS, (*puis*) VALERE

LAUNOIS feuillette un livre. On frappe. Il dit: — Entrez! (*Paraît*)

VALERE, très sérieux. — Bonjour, colonel! (*Poignée de mains.*)

LAUNOIS, gai et amical. — Ah, bonjour, docteur! (*Il l'invite à s'asseoir.*)

VALERE s'assied. — Excusez-moi de venir plus tôt que d'habitude. A quatre heures je dois aller voir un malade. Et puis... (*Embarrassé, il s'arrête.*)

LAUNOIS. — Mais, docteur, ne vous excusez pas. Vous êtes toujours le bienvenu. Tout d'abord, ma fille et moi, nous avons beaucoup de sympathie pour vous — et puis, personnellement, je tiens à votre compagnie pour un autre motif plus égoïste, je l'avoue.

VALERE. — Oh, égoïste, vous!

LAUNOIS. — Mais oui, mon ami, un officier pensionné a si peu d'occupation. Il est heureux de pouvoir se distraire le plus souvent possible. Venez quand il vous plaît. Nous causerons et nous nous querellerons, quand vos idées de socialiste avancé se heurteront à mon libéralisme de vieux doctrinaire. Mais vous ne souriez même pas. Vous semblez plutôt... bigrement sérieux. Qu'avez-vous donc?

VALERE. — Ah, colonel! Déjà en arrivant, j'étais embarrassé. Votre amabilité me rend encore plus pénible la démarche que je viens faire auprès de vous. Je dois justement vous prévenir que... nous ne pourrons plus nous voir pendant quelque temps.

LAUNOIS. — Plus nous voir! Oh!... Pour quel motif? Vous allez en voyage?

VALERE. — Non, mais je... je ne puis plus me rencontrer avec Mlle Launois, parce que... parce que je l'aime.

LAUNOIS, très étonné. — Vous aimez ma fille?

VALERE, toujours avec émotion. — Oui. Pendant un mois, un long mois, j'ai gardé ce secret qui m'étouffait. Enfin, m'en voilà délivré, et je respire un peu.

LAUNOIS. — Pauvre garçon! Mais comment se peut-il? Vous ignoriez donc —?

VALERE. — Eh, oui, je l'ignorais, malheureusement, quand je vous ai fait ma première visite et que, profondément ému par sa douceur et sa beauté, je me suis épris d'elle. Sans toujours me douter de rien, je l'ai revue les jours suivants, d'autant plus attiré vers elle qu'elle est libre penseuse

comme moi. Plus tard seulement j'ai appris que mon ami Beaufort l'aimait aussi.

LAUNOIS. — Et qu'elle avait agréé sa demande.

VALERE. — Oui. C'était l'effondrement du bonheur que déjà j'avais entrevu. A partir de ce moment, je pris la résolution de cesser mes visites. Mais c'était plus fort que moi. Je ne parvenais pas à me soustraire au charme qui m'enveloppait. Et pourtant, de jour en jour, ma souffrance augmentait, au point qu'à la fin je me suis dit : Il faut que je me ressaisisse, que j'oublie cet amour sans issue. — Mais il était de mon devoir de vous prévenir, et comme je savais que, vers cette heure-ci, elle serait absente...

LAUNOIS. — En effet, elle est sortie. Mais, docteur...

VALERE. — Je vous demande, en grâce, de m'aider à ne plus la rencontrer, du moins jusqu'à ce que cette plaie soit guérie.

LAUNOIS. — Mais je serais très contrarié de ne plus vous...

VALERE l'interrompt encore une fois, et vivement. — Je vous supplie.

LAUNOIS. — D'ailleurs, vous irez encore chez l'avocat. Et lui et ma fille trouveraient fort étrange qu'en venant le voir, vous ne montiez plus chez nous qui habitons la même maison.

VALERE. — Oh, j'ai une excuse pour ne plus aller chez lui.

LAUNOIS. — Et si quelqu'un de nous tombait malade?

VALERE. — Alors, évidemment, j'accourrais aussitôt. Mais vous êtes tous en bonne santé.

LAUNOIS. — Allons! Il faudra bien que je m'y résigne. — Ah! vous me manquerez, docteur, parce que, vraiment, j'ai beaucoup d'amitié pour vous. J'aime votre société. Quand on est avec les jeunes, on a l'illusion d'être jeune encore soi-même.Et puis, j'admire l'ardeur, la franchise et la fermeté de vos opinions. Et tenez, puisque je vous en parle, j'ai été ravi d'apprendre que vous ne les avez pas cachées à votre oncle, ce fanatique.

VALERE. — Comment! Vous savez! Léon vous à dit —?

LAUNOIS. — Non pas Léon, mais je sais que votre oncle, M. Bolland, a payé une partie de vos études à condition que vous vous établissiez dans votre ville natale.

VALERE. — Oui, (*en ricanant*) il espérait que je ferais de la politique cléricale à Neuville. (*Avec force.*) Je lui ai répondu que mes idées ne me le permettaient pas, qu'elles s'y opposeraient toujours.

LAUNOIS. — La reconnaissance a des limites.

VALERE. — Il a voulu se venger en me déshéritant.

LAUNOIS. — Il vous a déshérité! Cela ne m'étonne pas. Ah! ces intolérants!

VALERE. — Mais il me connaît mal. Je ne lui demande rien. Au contraire, je n'aurai ni repos ni cesse que je ne l'aie remboursé jusqu'au dernier centime. Aussi je suis debout tous les jours, dès cinq heures. Les loisirs que me laissent mes études professionnelles et le nombre minime encore, hélas, de mes clients, je les emploie à faire du journalisme,

des traductions, de la politique. Et grâce à tous ces efforts réunis, je ne tarderai pas, j'espère, à m'acquitter et à gagner ma subsistance aussi bien que si j'étais médecin à Neuville.

LAUNOIS. — Et sans avoir renié vos principes.

VALERE. — En travaillant plutôt à leur triomphe avec toute l'ardeur dont je suis capable.

LAUNOIS. — Vraiment, vous m'étonnez, docteur. Par ces temps d'arrivisme, combien de jeunes gens à votre place auraient agi tout autrement. C'est triste à dire, mais ils sont rares, les hommes ayant, comme vous, un idéal et souffrant tout plutôt que de composer avec leurs principes. Beaucoup ne savent même pas ce que c'est que les principes, ou s'ils le savent, s'en moquent souverainement.

VALERE. — J'avoue que l'enthousiasme que j'ai pour les miens me donne un peu d'énergie.

LAUNOIS. — Un peu! Je voudrais que notre ami Léon en eût autant, surtout dans sa profession.

VALERE. — Oui, il n'est pas mauvais avocat, et cependant...

LAUNOIS, achevant vivement la pensée de Valère. — La clientèle n'arrive pas. Je sais bien que les débuts à Bruxelles sont difficiles, surtout quand on vient de la province. Il faut le temps de se créer des relations. Mais ce n'est pas en agissant comme il le fait, ou plutôt en n'agissant pas du tout, qu'il s'en créera.

VALERE. — Non, certes!

LAUNOIS. — Pourtant, il n'aurait qu'à suivre votre exemple.

VALERE. — Ou celui de beaucoup de ses

confrères. Mais... (*On sonne. Inquiet.*) Mlle Launois!

LAUNOIS, souriant. — Mais non! Ma fille ne sonne pas.

VALERE. — C'est vrai. Suis-je étourdi!

LAUNOIS. — Chut! C'est lui! (*On frappe.*) Entrez! (*Léon Beaufort paraît.*)

SCENE II

LES PRECEDENTS. LEON
(*Salutations et poignées de mains.*)

LEON, au colonel. — Il vous a encore exposé son rêve d'une république européenne, ou cherché à vous convertir au socialisme? (*A Valère.*) Tu connais la nouvelle? Ton ancien condisciple Daloze s'est mis à la tête du parti socialiste neuvillois.

VALERE. — Ah!

LEON. — Mon père m'en parle dans sa dernière lettre.

VALERE. — J'en suis heureux pour lui et pour le parti. Il est énergique et intelligent.

LEON. — On dit aussi que M. Degraeve, le juge de paix de Neuville, va être promu juge de première instance à Vieux-Château.

VALERE. — Mon cher oncle Bolland le regrettera. C'était son meilleur ami. (*Un temps.*)

LAUNOIS, à Léon. — Et savez-vous ce que le docteur me raconte! Il ne pourra plus venir nous voir pendant quelque temps.

VALERE. — Malheureusement!
LEON. — Oh! Pourquoi, Valère?
VALERE. — Je traduis un assez volumineux ouvrage d'un savant médecin anglais. Ce travail doit être achevé dans un mois. Et quand on demeure à une lieue l'un de l'autre...
LEON. — Oui, c'est loin. On perd du temps... Cette traduction te rapporte une jolie somme sans doute?
VALERE. — Deux mille francs.
LEON. — Mes félicitations. Petit à petit, tu fais ton chemin, toi. Avoue que tu as de la chance. Moi, j'attends toujours « la belle affaire » qui doit m'en amener d'autres. Mais on dirait que les plaideurs se sont donné le mot pour ne jamais sonner à ma porte. (*Ironique.*) Pourtant, tous les matins, j'y fais astiquer ma plaque pour qu'elle brille et attire les regards. Ah, ouiche! Elle n'attire que les mouches et leurs... cachets. (*Sourires. Puis :*)
VALERE. — Tu te plains... du silence de ta sonnette, mais n'est-ce pas un peu ta faute? Pendant tes longs loisirs tu ne fais que lire des romans et des poésies.
LEON. — Parce que...
VALERE. — Oui, parce que, prétends-tu, la lecture des poètes apprend à bien parler. La grande avance de manier adroitement la parole quand on n'en a pas l'occasion. Un moyen beaucoup plus pratique pour devenir un bon orateur, un maître dialecticien, n'est-ce pas la politique! Tout comme l'avocat, le politicien doit exposer ses idées devant un auditoire. Il doit le toucher, le convaincre. Lance-toi donc plutôt dans la politique.

LAUNOIS. — C'est vrai. D'abord, vous y acquerriez la maîtrise dans cet art que l'avocat doit posséder plus que tout autre; en outre, à parler souvent devant les foules, vous seriez bientôt connu.

LEON. — Je vous ai déjà dit que je n'aime pas la politique.

LAUNOIS. — Il faut savoir sacrifier ses goûts quand on veut réussir.

VALERE. — Pourvu qu'on reste fidèle à ses principes.

LEON. — Oui, mais la politique est trop absorbante aussi, et je voudrais me consacrer entièrement à ma profession.

LAUNOIS. — Il est bon pourtant d'avoir plus d'une cartouche dans sa cartouchière.

VALERE. — Et puis, un avocat trouve toujours le temps de plaider, à moins d'être ministre.

LEON. — Et cela, je suis encore loin de l'être, n'est-ce pas! Mais je n'ai pas, moi, le caractère qu'il faut pour se jeter dans la mêlée des partis. Vous trouvez que c'est amusant d'être critiqué, déchiré, traîné dans la boue, et de devoir riposter avec les mêmes armes. Moi, j'en ai horreur. D'ailleurs, pour avoir des clients, faut-il nécessairement faire de la politique?

VALERE. — Connais-tu un autre moyen? (*Ironique.*) Tu écris peut-être des vers, ou un roman, ou une pièce de théâtre? Et tu comptes là-dessus pour arriver?

LEON. — Non, Valère. Je ne suis ni poète, ni romancier, ni auteur dramatique. Et si je l'étais, je ferais comme les autres littérateurs belges qui n'attendent pas que leur plume les fasse vivre. Ils sa-

vent trop bien que notre époque matérialiste porte aux nues les professionnels des sports brutaux et enrichit les commerçants dont les gains scandaleux sont beaucoup plus grands que... leur mérite, alors que ces ouvriers intellectuels, ces créateurs de beauté: les artistes, se heurtent à l'indifférence générale et croupissent ou meurent dans la misère. (*Un temps.*)

VALERE. — Alors, tu feras encore des conférences?

LEON, vivement. — Non, non! Plus de conférences! Elles ne m'ont jamais rapporté que... des applaudissements. (*Entre la servante.*)

LA SERVANTE, bas, au colonel, en lui présentant une carte de visite. — Ce monsieur demande à vous parler.

LAUNOIS, à Valère et à Léon. — Vous permettez un instant? (*Geste des deux. Il sort.*)

SCENE III

VALERE, LEON

VALERE. — Je sais, Léon, pourquoi tu veux te tenir à l'écart de la politique. Tu redoutes que tes parents n'apprennent tes opinions libérales et rationalistes. Jusqu'ici, tu les leur a cachées. Tu prétends vouloir attendre le plus longtemps possible avant de leur causer du chagrin.

LEON. — C'est pour cela. Tu n'ignores pas qu'ils sont croyants et que...

VALERE. — Non, Léon, tu crains qu'ils ne rompent avec toi, qu'ils ne te coupent les vivres.

LEON, froissé. — Ah, Valère! Tu me fais injure. Je n'ai nullement la peur que tu me prêtes. La preuve en est que bientôt je ferai connaître mes idées à mes parents quand je leur parlerai de mon projet de mariage. (*Trouble intime de Valère.*) Et tu verras, malgré la peine qu'ils en éprouveront, il n'y aura pas de rupture... Et tiens! Puisque tu doutes de la franchise de mes opinions... (*Launois rentre.*)

SCENE IV

LES PRECEDENTS, LAUNOIS

LEON. — Puisque vous êtes convaincus que la politique me donnera plus de notoriété, eh bien, je passerai sur mes répugnances. Je ferai de la politique.

VALERE. — Ah! très bien, Léon.

LAUNOIS. — Voilà parler.

LEON. — Et pour commencer, je demanderai d'être admis à l'Association libérale.

LAUNOIS. — Tout de même! (*Un temps.*)

VALERE. — J'oublie mon malade. Allons, bonne chance, Léon! Tu m'écriras?

LEON. — Oui. (*Poignée de mains.*) Débarrasse-toi le plus tôt possible de cette traduction.

VALERE. — Je tâcherai.

LAUNOIS reconduit Valère jusqu'à la porte où il prend affectueusement congé de lui.

SCENE V

LAUNOIS, LEON

LAUNOIS. — Vous verrez. Marguerite aussi se réjouira de votre décision.

LEON. — Je le présume. Mais, mon cher colonel, n'en espérons pas trop, du moins pour un avenir prochain. En politique, comme en toute chose, il faut du temps pour réussir.

LAUNOIS. — Certes, mais il faut d'abord un commencement.

LEON. — Ah, si je connaissais un moyen pour arriver plus vite! J'ai hâte de ne plus dépendre de mes parents qui ne sont pas riches. Mon père n'a que son traitement de receveur des contributions et quelques petites économies. Et puis, j'en ai assez de cette inaction continuelle dans les plus belles années de ma vie! On a beau s'évertuer à être philosophe, cela devient révoltant, à la fin, d'avoir fait de longues études, de ne demander qu'à travailler et de ne pas arriver à gagner le pain qu'on mange, alors que nombre de fils à papa, propres à rien, obtiennent les plus belles places et que tant de fieffées canailles réussissent facilement dans leurs louches entreprises et nagent dans l'opulence. Ah, la jolie société! Et l'on s'étonne que... (*Léger bruit à la cantonade.*)

LAUNOIS. — Voilà Marguerite!

LEON se lève, rasséréné. — Ah! (*Entre Marguerite.*)

SCENE VI

LAUNOIS, LEON, MARGUERITE

LEON. — Marguerite!
MARGUERITE. — Ah, Léon! (*Elle embrasse son père.*) Je suis allée voir cette pauvre famille.
LAUNOIS. — Et tu leur as porté les secours?
MARGUERITE. — Oui. (*Aux deux.*) Ils vous remercient vivement.
LAUNOIS. — Le père ne va pas encore mieux?
MARGUERITE. — Un peu. Je les ai réconfortés autant que j'ai pu. D'ailleurs, j'y retournerai quand j'aurai encore fait des économies. Comme on regrette de ne pas être plus riche, en présence d'une telle détresse!
LAUNOIS. — Je suis heureux de te voir si compatissante... Quel livre as-tu là?
MARGUERITE. — « Les Enigmes de l'Univers ». Je l'avais prêté à une amie. (*Un temps.*)
LEON. — Marguerite! Tu vas être contente de moi.
MARGUERITE, gaie. — Tu as enfin trouvé « la belle affaire »?
LEON. — Pas encore. Mais je vais me lancer dans la politique.
MARGUERITE. — A la bonne heure! Que je suis contente! Je te souhaite beaucoup de succès.
LEON. — Merci, Margot.
LAUNOIS. — Mais, j'y pense. Vos parents ne seront-ils pas fâchés d'apprendre que vous voulez faire de la politique libérale?
LEON. — Il faudra bien qu'ils s'en accommo-

dent. J'ai décidé aussi — (*en souriant*) c'est le jour des décisions — de leur annoncer notre projet de mariage.

MARGUERITE et *LAUNOIS, vivement et sérieux.* — Ah!

MARGUERITE. — Et tu es certain qu'ils ne s'opposeront pas à ton union avec une libre penseuse?

LEON. — Mon amie, déjà l'autre jour tu m'as demandé cela et je t'ai promis d'obtenir leur consentement.

MARGUERITE. — C'est vrai. Aussi, je n'ai plus insisté. Mais maintenant que tu vas les prévenir, je dois t'avouer que je ne suis pas sans appréhension à ce sujet.

LAUNOIS. — Oui, nous ne sommes pas tout à fait rassurés.

MARGUERITE. — Peut-être n'en voudront-ils pas entendre parler. Ou bien, ils exigeront que je me « convertisse », et cela, jamais. Pour moi, ce serait plutôt apostasier, renoncer à ce que je regarde comme l'expression de la vérité, ne plus suivre les règles que j'ai prises, volontairement, comme guides de ma conduite. Ce serait abandonner ce que j'ai vu, dans ma propre famille, apporter non seulement la concorde et la plus tendre confiance, mais aussi la haine de toute hypocrisie, contrainte et conventions ridicules. D'ailleurs, toi non plus, tu ne veux pas renier tes principes, auxquels tu as adhéré librement? Nous sommes, depuis longtemps, d'accord sur ce point?

LEON. — Parfaitement. Il ne faut pas qu'ils y songent.

MARGUERITE. — Mais alors, si tu te brouilles avec eux! Pour rien au monde, je ne voudrais...

LEON. — Mais Marguerite, ne t'alarme donc pas! Ils seront d'abord très surpris, c'est vrai, et c'est facile à comprendre, mais...

LAUNOIS l'interrompt. — Oui, là vous aurez une « belle affaire » à plaider.

LEON. — Oh, j'y ai réfléchi, et soyez sans crainte, ce procès, je le gagnerai.

MARGUERITE. — Allons, tant mieux! Tant mieux!

LAUNOIS. — Enfin, vous les connaissez. Vous saurez comment vous y prendre. (*Un temps.*) Mais si vous voulez, nous en reparlerons plus tard. Je dois achever ma conférence sur la loi militaire.

MARGUERITE. — Encore cette conférence, papa! Je ne te laisserai plus travailler si longtemps. Profite donc enfin de ta retraite, au lieu de t'enfermer tout le temps dans ton bureau et de...

LAUNOIS l'interrompt. — Bien, mon général. Je m'arrêterai à six heures, et nous irons dîner au restaurant.

MARGUERITE. — Ah! tu es raisonnable.

(*Il sort à gauche*).

SCENE VII

LEON, MARGUERITE

LEON. — Alors, tu es rassurée maintenant, ma petite Margot?

MARGUERITE. — Oui, Léon!

LEON. — Et comment vas-tu me récompenser? (*Elle lui sourit.*) Ton sourire est enchanteur et ravissant, mais il ne me suffit pas. (*Elle l'embrasse.*) Voilà qui est exquis. Tu m'en dois encore un. (*Elle le regarde sans comprendre.*) Mais oui! Puisque je vais faire de la politique aussi.

MARGUERITE. — C'est vrai. (*Elle l'embrasse encore une fois.*)

LEON, heureux. — Ah! (*Il réfléchit.*)

MARGUERITE. — A quoi penses-tu?

LEON. — Je cherche si je ne t'ai pas fait d'autre promesse.

MARGUERITE. — Pour? (*Elle comprend et rit.*) Farceur!

LEON. — Tu m'aimes, dis?

MARGUERITE. — Oui, je t'aime. Tu le sais bien, va.

LEON. — Je ne me lasse pas de l'entendre, cette musique qui me verse l'oubli et m'enivre, de même que, toujours de nouveau, j'aspire à te voir. Car partout, autour de moi, c'est l'ennui, la désolation. Toi, tu es le doux rayon d'or qui chasse ces noirs fantômes et me rend la joie de vivre et le courage.

MARGUERITE. — Hélas, mon ami, jusqu'à présent, je n'ai encore pu être que très peu de chose pour toi.

LEON. — Oh, n'appelle pas cela peu de chose.

MARGUERITE. — Quand nous serons unis, je pourrai beaucoup mieux te montrer mon amour, te donner tout mon cœur, toute ma pensée, t'envelopper de toute ma tendresse.

LEON, ravi. — Ah, Marguerite! Comme tu es gentille! Moi aussi, je t'aime, autant que la lumière

de mes yeux! Nous deux, nous nous entendrons à merveille, n'est-ce pas? Car non seulement nous aurons la plus profonde affection l'un pour l'autre, mais encore la même conception de la vie et du monde, le même idéal.

MARGUERITE. — Nos esprits s'accorderont comme nos cœurs.

LEON. — C'est bien cela... Quand je songe que j'aurais pu aimer une croyante...

MARGUERITE. — Effectivement, cela aurait pu arriver. Qu'aurais-tu fait alors?

LEON. — Mais je n'aurais pu l'épouser. En admettant même qu'elle eût respecté mes opinions comme j'aurais respecté les siennes, jamais nous ne serions tombés d'accord sur les principes à suivre dans l'éducation de nos enfants. Et c'eût été des froissements, des disputes continuelles.

MARGUERITE. — C'est pourquoi moi non plus, je n'aurais épousé un croyant.

LEON. — Et si j'avais encore eu mes anciennes idées religieuses, lorsque je me suis épris de toi, tu m'aurais repoussé, et je n'aurais pu m'en consoler. Tu ne saurais croire combien je me réjouis d'être devenu libre penseur.

MARGUERITE. — Et tu ne le regretteras pas, parce que mon seul désir, mon unique effort sera (*en appuyant*) de te rendre heureux.

LEON, ému. — Ah! mon amour, mon amour! Toi aussi, tu seras heureuse, je te le promets. (*Ils s'embrassent. Un silence.*) Ce qui est fâcheux, c'est que nous devrons encore attendre avant de réaliser notre beau projet. Pourtant, j'aspire à t'appeler ma femme. C'est le rêve le plus ardent, le plus cher, le

plus beau de ma vie. (*Elle le regarde amoureusement.*) Et nous ne pouvons pas même fixer l'époque de notre mariage. Voilà qui est désespérant. Ne trouves-tu pas?

MARGUERITE. — Mais, mon ami, ta situation va s'améliorer bientôt, tu verras.

LEON. — Tu m'y fais songer. Le confrère qui pourra me présenter à l'association libérale est, d'habitude, chez lui à cette heure-ci. Je m'en vais lui parler.

MARGUERITE. — Oui, tu fais bien de ne pas remettre la chose. (*Entre la servante avec une lettre.*)

LA SERVANTE. — Pour monsieur l'avocat. (*Elle la lui remet.*)

LEON. — Merci. (*La servante sort.*) De chez moi. (*Il ouvre le pli.*) Tu permets?

MARGUERITE. — Je t'en prie. (*Elle s'occupe. Un silence. LAUNOIS entre à gauche.*)

SCENE VIII

LES PRECEDENTS, LAUNOIS

LAUNOIS, à sa fille. — Veux-tu me passer le journal d'aujourd'hui? J'y ai lu sur la question militaire un article dont je voudrais citer un passage dans ma conférence. (*Elle prend la feuille au porte-journaux.*)

LEON, lisant. — Oh!

LAUNOIS, se tournant vers Léon. — Du nouveau?

MARGUERITE, presqu'en même temps, en descendant avec le journal qu'elle remet à son père. — Qu'y a-t-il?

LEON. — M. Degraeve vient d'être nommé juge à Vieux-Château. Il est remplacé par l'avocat catholique de Neuville, M. Gruvière, dont mes parents me proposent de prendre la succession.

LAUNOIS, très étonné. — Comment?

MARGUERITE, de même. — Ils te demandent d'aller te fixer à Neuville?

LEON. — Oui. Mon père prétend que j'y gagnerais ma vie tout de suite, tandis qu'à Bruxelles je végéterais encore longtemps. C'est, en effet, ce que je crains aussi. (*Il continue à lire.*) Il ajoute qu'il ne peut plus me venir en aide.

LAUNOIS. — Il le dit, mais...

LEON. — Non, il ne peut réellement plus. (*Un silence. Puis :*)

LAUNOIS. — Et c'est tout ce qu'il écrit à ce sujet? Vous comprenez —.

LEON. — Il insiste beaucoup. D'autre part, je sais que l'avocat Chaumont, qui est libéral, n'est pas à craindre. La clientèle ne veut pas lui venir, bien qu'il soit établi à Neuville depuis des années. Pour les affaires de quelque importance, les libéraux s'adressent plutôt aux bons avocats du chef-lieu d'arrondissement ou même de Bruxelles.

LAUNOIS, très étonné. — Alors vous...?

MARGUERITE. — Tu accepterais?

LEON. — Puisqu'il en est ainsi.

LAUNOIS. — Vous n'y pensez pas?

LEON. — Il faut bien que j'accepte.

LAUNOIS. — Mais, mon ami, votre père vous croit de son parti. Vous succéderiez à un avocat dont les clients étaient des catholiques.

MARGUERITE. — Et pour que ceux-ci te confient leurs intérêts, tu devrais adopter leurs opinions.

LEON. — Ce que je ne ferai jamais, je viens encore de te le dire.

MARGUERITE. — Mais alors, tu n'auras pas leur clientèle.

LAUNOIS. — Il n'y a pas de doute.

LEON. — Vous pensez? Les Neuvillois sont bien trop avisés pour confondre leurs intérêts matériels avec leurs croyances. Ils choisiront leur avocat pour ses capacités professionnelles et non pas pour ses opinions religieuses. Et je crois être assez bon avocat, du moins j'aime ma profession, je me dévouerai pour mes clients, et soyez certains, j'en aurai même dans le monde catholique.

LAUNOIS. — Illusions, mon ami! Illusions! Vous en auriez dans une grande ville où l'on se connaît moins. N'espérez pas en trouver dans ce trou de province. Croyez-moi, je connais les petites villes. J'en ai habité deux pendant des années. On s'y coudoie, on s'y heurte à tout instant. Ce sont des antres de cabales, de calomnies et d'injures. En permanence règnent là les rancunes politiques et les haines religieuses qui se donnent libre cours dans les journaux locaux et surtout aux périodes électorales. Dans la ville de province, les catholiques, aussi bien d'ailleurs que les libéraux ou les socialistes, forment un clan, une coterie, un cercle fermé qui n'admet dans son milieu et ne soutient que les

personnes ayant montré patte blanche. Je vous dis qu'ils vous boycotteront. Ils vous ignoreront.

LEON. — Oh, colonel! Vous exagérez. Peut-être quelques fanatiques me déclareront-ils la guerre, mais les catholiques réfléchis et pondérés ne les suivront pas. Et puis, je serai soutenu par les libéraux et je gagnerai des clients dans ce parti-là.

MARGUERITE. — Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

LAUNOIS. — Tu trouves? Vous êtes trop optimistes.

LEON. — N'oublions pas non plus que mes parents ont de nombreuses relations dans ce pays.

LAUNOIS. — Pouvez-vous compter sur vos parents et leurs relations? J'admets qu'ils vous pardonnent votre rationalisme si vous demeurez ici. Mais, là-bas, ne serait-ce pas plutôt la rupture?

LEON. — Encore la rupture! Mais pourquoi donc? Je leur prouverai que je respecte leurs croyances et que j'ai bien le droit d'avoir les miennes. D'ailleurs, pour penser autrement qu'eux, je n'en reste pas moins leur fils qu'ils aiment comme je les aime.

LAUNOIS. — Hélas, quoi que vous fassiez, je crains que vous n'ayez l'air d'étaler votre impiété devant eux et leur parti. Ils trouveront cela monstrueux. Ils ne le supporteront pas.

LEON. — Mes parents ne sont pas des sectaires.

LAUNOIS. — Et s'ils vous supplient de ne pas persister dans cette voie, si votre mère s'afflige de vous voir rechercher une...

MARGUERITE. — Une « mécréante ».

LAUNOIS. — Vous-même, vous dites que vous les aimez beaucoup. Aurez-vous assez d'énergie pour leur résister?

MARGUERITE. — Oui, tu pourrais...

LEON. — J'aurai cette énergie, croyez-moi. Je la puiserai dans mes convictions et dans notre amour. D'ailleurs, quand ils te connaîtront, ils ne pourront que te chérir, comme si tu étais leur propre fille. Ils renonceront vite aux craintes qu'ils auront pu avoir sur l'éducation de nos enfants.

MARGUERITE. — Ah, oui, tu peux le leur dire. Mes enfants, si j'ai le bonheur d'en avoir, seront aussi honnêtes que s'ils étaient élevés chrétiennement.

LEON. — Bref, tout s'arrangera. (*Un temps.*)

LAUNOIS. — Il est facile de vous en assurer. Exposez loyalement vos convictions à vos parents et demandez-leur si dans ces conditions ils sont toujours d'avis que vous retourniez à Neuville.

MARGUERITE. — Oui, ce serait peut-être préférable. Qu'en penses-tu? (*Un silence.*)

LEON. — Non, il vaut mieux que je les mette devant le fait accompli.

LAUNOIS. — Ah! Pourquoi?

LEON. — Parce que, si je suivais votre conseil, ils écouteraient leur premier mouvement. Ils me répondraient de demeurer à Bruxelles, et si je ne puis y subsister comme avocat, de me caser autrement. Et je ne veux pas renoncer à ma profession. Je veux...

LAUNOIS l'interrompt vivement. — Mais faut-il, pour cela, nécessairement retourner à Neuville? Vous avez toujours eu la province en horreur.

Vous aviez l'ambition d'être avocat dans la capitale. Et maintenant parce que vous vous heurtez à quelques difficultés, vous êtes pris de peur et prêt à rendre la place.

LEON, sans raideur. — Je vous répète que mes parents n'ont pas les moyens de m'aider encore. Ils ont déjà fait pour moi plus qu'ils ne pouvaient. Ils ont même emprunté de l'argent.

MARGUERITE. — Est-ce vrai?

LEON. — Ils me l'avaient dit et me le rappellent dans cette lettre. Désormais, je devrai moi-même pourvoir à ma subsistance. Et vous savez bien qu'à Bruxelles je ne le pourrais pas. De quoi vivrais-je? Ce serait bientôt la gêne, les dettes, la misère, la honte. Tandis qu'à Neuville mon avenir serait immédiatement assuré. Allons! Vous devez le reconnaître.

LAUNOIS. — Permettez. Je reconnais qu'il vous sera impossible de résister à Bruxelles... comme avocat indépendant. Mais il y tant d'avantages à vivre dans la capitale qu'on y regarde à deux fois avant de la quitter. Vous pourriez y solliciter un emploi dans une société ou dans une administration, ou chez un particulier, une place de secrétaire, par exemple.

LEON. — Quand la trouverais-je? Les candidats sont tellement nombreux... Et puis, non! Je ne peux pas! Je suis inscrit au barreau, et ma dignité exige que mon nom y reste. Si j'en suis réduit à devoir choisir entre Bruxelles et ma profession libre, oui, libre, j'abandonnerai plutôt Bruxelles.

MARGUERITE. — Il a raison de tenir à sa dignité et d'aimer sa profession. Ne lui demandons pas de la sacrifier.

LEON. — Oh, ce n'est pas sans un cuisant regret, croyez-moi, que je renonce à la capitale qui avait toujours été mon rêve. C'est très, très fâcheux pour nous tous. Mais il le faut! Il le *faut!*

LAUNOIS. — Alors, soit! Inclinons-nous!

MARGUERITE. — Oui, va demeurer à Neuville. Mais il est bien entendu que je ne ferai jamais la moindre concession à la religion de tes parents, non pas que je ne veuille leur être agréable, au contraire, je ne demande que cela, mais je ne puis mentir à la mienne.

LEON. — Mais moi non plus, n'est-ce pas, je ne le puis. Tous deux, nous resterons fidèles aux idées qui, avec notre amour, sont ce que nous avons de plus précieux, de plus sacré au monde. Oui, Marguerite, il faut avoir confiance en moi. Rien ne pourra nous séparer, rien, entends-tu! Nous nous marierons, et nous serons l'un à l'autre pour la vie!

MARGUERITE, émue.— Ah! (*Elle le regarde.*)

LEON. — Marguerite! (*Ils s'embrassent.*)

RIDEAU

ACTE II

Etude de Maître Léon Beaufort, à Neuville. Porte à gauche. Porte au fond. A droite une fenêtre.

SCENE PREMIERE

LEON, DEMARS

LEON. — Encore une fois, monsieur Demars, ne craignez rien. Nous aurons gain de cause.

DEMARS. — Allons! Tant mieux! Tant mieux! Je m'en vais tout rassuré. Alors, à ce soir, au cercle! Vous savez, la réunion d'aujourd'hui est obligatoire.

LEON, étonné. — Au cercle? (*Il comprend.*) Vous faites erreur. Je ne suis pas membre du cercle catholique.

DEMARS. — Non?— C'est vrai, j'oubliais que vous n'êtes établi à Neuville que depuis quelques semaines. (*Guettant.*) Mais sans doute tenez-vous à être des nôtres. Si vous êtes libre ce soir, cela vous va-t-il que je vienne vous prendre, à l'heure qui vous conviendra le mieux?

LEON, à part. — Hein!

DEMARS. — M. Corbier, notre président, et moi, nous patronnerons votre demande d'admission, et vous serez reçu aujourd'hui même.

LEON. — Vous êtes trop aimable, monsieur Demars, et je vous remercie.

DEMARS. — De rien! De rien! Disposez de moi quand vous voudrez. Alors, c'est entendu? A quelle heure pourrai-je...?

LEON. — Pardon, je ne suis pas libre.

DEMARS, en appuyant. — Ah!

LEON, bref. — Oui. (*Ne laissant pas à Demars le temps de continuer.*) Quant à votre affaire, soyez certain que je m'en occuperai tout spécialement et sans retard. Je vous écrirai dans les premiers jours.

DEMARS. — C'est cela. A bientôt, alors.

LEON. — A bientôt.

DEMARS, saluant. — Monsieur l'avocat!

LEON, de même. — Monsieur Demars. (*Demars sort au fond. Léon redescend.*) Cet homme est d'un sans-gêne. Parce que j'ai succédé à Gruvière, il croit... Cette équivoque doit cesser.

(*Beaufort père et madame Beaufort entrent à gauche.*)

SCENE II

BEAUFORT, Mme BEAUFORT, LEON

BEAUFORT. — M. Demars est venu pour affaires?

LEON. — Oui.

BEAUFORT, content. — Ah! Petit à petit, la clientèle arrive.

LEON. — Il faut cela, si je veux vivre... et me marier.

Mme BEAUFORT. — Alors, c'est sérieux ce que tu nous as dit hier soir?

LEON. — Parfaitement.

Mme BEAUFORT. — Mais cette jeune fille n'a que vingt-cinq mille francs de dot.

LEON. — Ce n'est pas énorme, je l'avoue. Mais je vous ai montré ses qualités qui valent bien autant, et puis nous nous aimons.

BEAUFORT. — Enfin, si c'est ton goût... (*Un silence.*)

LEON.— Ah, j'oubliais de vous dire... Ma future a été élevée en dehors de la religion (*plus vite*) ou plutôt elle pratique la religion rationnelle. Moi aussi, du reste. Nous sommes libres penseurs et... (*Stupeur des parents.*)

BEAUFORT. — Tu dis?

LEON. — Que nous sommes libres penseurs et...

BEAUFORT. — Alors, ce ne serait qu'un mariage civil?

Mme BEAUFORT. — Et vos enfants ne seraient pas baptisés?

LEON. — Non, mais...

(*Effroi de plus en plus grand des parents.*)

BEAUFORT. — Oh! Oh!

Mme BEAUFORT, presqu'en même temps. — Ah! Seigneur!

BEAUFORT. — En voilà une nouvelle!

Mme BEAUFORT. — Toi, mon fils, libre penseur et décidé—!

BEAUFORT. — C'est une plaisanterie, une mauvaise plaisanterie!

LEON. — Je ne plaisante pas sur des sujets aussi sérieux. Mais ne vous frappez pas, je vous en prie! Il n'y a rien à cela qui doive vous épouvanter.

Si je ne vous l'avais pas dit, vous me supposeriez toujours croyant. Dans mes paroles et mes actes il n'y a donc rien qui ne soit honnête ou qui blesse la moralité d'un chrétien.

BEAUFORT. — Mais il ne suffit pas d'être honnête. Le premier de tous les commandements t'ordonne de croire en...

LEON l'interrompt. — Voilà où nous ne sommes plus d'accord. Mais en vrai libre penseur je respecte vos opinions.

BEAUFORT. — Il ne manquerait plus que cela.

LEON est un moment interdit, puis : — Et je vous demande de respecter les miennes.

BEAUFORT. — Nous respectons ce qui est respectable.

LEON. — Mais, père, la religion à laquelle je me suis rallié — après de longues hésitations et des doutes cruels — c'est la religion de la science. La science ne peut pas admettre les dogmes du christianisme. Elle les a remplacés par la religion rationnelle. Celle-ci, d'ailleurs, a, elle aussi, son idéal, son culte du beau, du vrai, du bien, et ses adeptes, dans les pays civilisés, ne se comptent plus. Vous conviendrez qu'une pareille religion mérite au moins qu'on la respecte.

*M*me *BEAUFORT*. — Mais quelle société as-tu fréquentée? Quels mauvais livres...?

BEAUFORT. — Laisse-moi lui répondre, Louise. (*A Léon.*) Si la science est en contradiction avec le christianisme, elle se trompe parce qu'elle est l'œuvre des hommes, tandis que la religion chrétienne est l'œuvre de Dieu.

LEON. — C'est là votre conviction. Mais si la plupart des savants et des milliers d'hommes instruits ne croient pas, c'est précisément parce que pour eux le christianisme n'est pas une œuvre divine, mais d'origine humaine comme toutes les religions.

BEAUFORT. — Ces soi-disant savants sont des égarés, des révoltés qui ne cherchent qu'à tromper, à perdre les autres. Jamais nous ne respecterons leurs opinions. Jamais nous ne tolérerons les tiennes.

LEON. — Mais...

BEAUFORT. — Nous ne permettrons pas que tu les affiches à Neuville, que tu épouses une femme sans religion.

M[me] *BEAUFORT.* — Qui ne voudra pas... La malheureuse! Peut-il exister des créatures pareilles!

LEON. — Mais, maman!

BEAUFORT, de plus en plus emporté. — Et tu n'aurais pas honte d'introduire dans notre famille...?

LEON, vivement. — Mais Mademoiselle Launois, la fille d'un colonel, est une femme honnête et digne qui connaît tous ses devoirs et les remplit scrupuleusement. Elle fait le bien partout où elle peut. Elle aime et respecte son père comme une fille modèle et sera une épouse, une mère parfaite.

BEAUFORT, toujours fâché. — Ah, tais-toi donc!

LEON. — Quand vous la connaîtrez...

BEAUFORT, éclatant. — Je ne veux pas la connaître. Tu as vingt-sept ans et tu peux te passer de notre consentement. Mais si tu ne te maries pas

à l'église, si vous ne faites pas baptiser vos enfants, si vous voulez vivre comme des chiens, je ne te connaîtrai plus, et au besoin je défendrai à ta mère...

LEON, blessé dans l'âme, fait un pas vers son père; avec reproche, mais sans menace. — Père!

Mme BEAUFORT, se jetant entre les deux. — Ah, mon Dieu! mon Dieu!

LEON, avec une profonde tristesse. — Ah, père! Je ne te croyais pas aussi fanatique. Tu nous en veux de ne pas être chrétiens. Est-ce que tu l'es, toi?

BEAUFORT. — Tu oses—! (*Mais*)

LEON l'interrompt.— L'Evangile vous ordonne d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous haïssent, d'implorer pour ceux qui vous offensent. Et ton cœur se gonfle de colère et de haine. Tu es prêt à maudire ton fils qui, cependant, lui, n'est pas et ne veut pas être ton ennemi, qui, loin de vouloir t'offenser ou te haïr, ne cesse, au contraire, de te respecter et de t'aimer. Est-ce agir en chrétien ce que tu fais là?— Réponds! (*Un grand silence.*)

BEAUFORT, calmé. — J'ai eu tort de me fâcher et de te menacer. Tu reconnaîtras toi-même que tu ne peux pas montrer ici de telles opinions.

LEON. — Parce que?

BEAUFORT. — Parce que j'ai dit aux Neuvillois que tu étais catholique. (*Etonnement de Léon.*)

Mme BEAUFORT. — On le lui a demandé.

LEON. — Ah, maintenant, je comprends.

BEAUFORT. — J'ai dit ce que j'ai cru. Si j'avais pu supposer—. Avant d'accepter, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu que tu n'avais plus la foi?

LEON. — Parce que les idées philosophiques n'ont aucun rapport avec la profession.

BEAUFORT. — Tu devais prévoir qu'on t'attribuerait les mêmes croyances qu'à ton prédécesseur!

LEON. — Les opinions religieuses sont chose privée. Elles ne regardent personne.

BEAUFORT. — Possible. Mais les gens s'en occupent tout de même. Les tiennes, en tout cas, seront vite connues par les catholiques qui installeront à Neuville un avocat de leur parti.

LEON, effrayé. — Tu veux me faire peur, mais...

BEAUFORT. — Je dis ce que je prévois. L'année dernière, n'ont-ils pas fait venir le docteur Blancart pour discréditer le docteur Verlin.

LEON. — Est-ce vrai?

Mme BEAUFORT. — C'est ainsi.

LEON. — Ah, sapristi! Mais si ce concurrent est peu débrouillard...

BEAUFORT. — Ils sauront le choisir, crois-moi. D'autre part, tu as entendu ce qu'on dit de Me Chaumont et du beau procès qu'il vient de gagner.

LEON. — Une fois n'est pas coutume. Il faudra voir si...

BEAUFORT l'interrompt. — Les gens ne raisonnent pas comme toi. Il n'avait pas encore pu donner sa mesure. Maintenant, sa réputation est faite. Au surplus, depuis des années, il rend des services au parti libéral. Il se fera des clients, lui. Toi, tu auras beau te remuer, tu ne recueilleras

que... ce qu'il voudra bien te laisser. Et ce ne sera pas brillant. (*Un silence.*)

LEON. — Le fait est qu'il me sera difficile... Ah, malheur! Je ne pouvais prévoir que les cléricaux me joueraient un tour pareil et que Chaumont réussirait au moment même de mon arrivée... Mais non! J'ai tort de m'émouvoir. Moi aussi, avec un peu de chance, je peux trouver une belle cause à plaider.

BEAUFORT. — Détrompe-toi, mon garçon. Tant que tu n'auras pas fait tes preuves, personne ne te confiera une affaire importante. Tu mourras de faim... comme à Bruxelles.

LEON. — Ah, ça non! Je ne recommencerai pas une vie pareille. Il est temps qu'il y ait un changement. J'ai plus d'ambition que cela. Et j'ai droit... à du bien-être.

BEAUFORT, vite. — Si tu ne veux plus connaître la gêne, tu sais ce que tu as à faire.

LEON. — J'irai me fixer ailleurs.

*M*me *BEAUFORT.* — Ailleurs?

BEAUFORT. — Comment! On trouve déjà que tu es venu t'établir à Neuville parce que tu ne résistais pas à Bruxelles. Et tu t'en irais encore ailleurs! C'est alors qu'on se gausserait de toi. On te demanderait si tu veux faire le tour de la Belgique. Du reste, dans une autre ville tu rencontrerais les mêmes difficultés.

LEON, agacé. — Oui, il faut que je demeure ici.

BEAUFORT. — Et que tu deviennes catholique.

LEON, vivement. — Ah, non! Ça, jamais!

BEAUFORT. — Mais comme libre penseur, tu

ne pourrais subsister. Tu le reconnais toi-même. Comme catholique, au contraire, tu réussirais certainement. (*Un silence.*) Et tu hésites?

LEON. — Ne parlons plus de cela, je t'en prie.

BEAUFORT. — Il *faut* que nous en parlions.

LEON. — Non, il me répugne de faire l'hypocrite. Oh, beaucoup le font. Je le sais. Mais moi, je ne peux pas! Je ne *peux pas!*

BEAUFORT. — Quand il le faut. D'ailleurs, nous ne dirons à personne que tu n'as plus la foi. On te croira sincère.

LEON. — Je ne pourrai tromper ma conscience. Elle me le reprocherait toujours.

BEAUFORT. — Ta conscience ne te reprochera pas d'avoir fait ce sacrifice pour ta position.

Mme BEAUFORT. — Et pour tes parents.

BEAUFORT. — Oui, tu nous épargneras la honte...

LEON l'interrompt. — Ah, vous seriez honteux de moi comme si j'avais commis une infamie. (*Il se redresse.*) Jusqu'ici, père, j'ai été aussi honnête que le croyant le plus intègre. Je deviendrais malhonnête et je serais honteux de moi-même si je vous écoutais.

BEAUFORT. — Sois plutôt honteux d'avoir renié ton Dieu.

LEON. — Oh, mais...

Mme BEAUFORT. — Et ne vois-tu donc pas que tu nous blesserais dans ce que nous avons de plus sacré? Ne vois-tu pas le chagrin que nous aurions?

BEAUFORT. — Et que tu augmenterais encore

en nous obligeant de rompre avec toi, oui, de rompre. J'y suis *décidé.* (*Mme Beaufort s'agite.*)

LEON. — Tu romprais parce que...?

BEAUFORT. — Je l'ai dit. Et ton oncle Jean agirait de même. Tu sais pourtant tout ce qu'il a fait pour toi, ce qu'il pourrait faire encore.

LEON. — Oh, lui, ça n'a pas autant d'importance. Mais toi! Toi!

BEAUFORT, calme et énergique. — Je t'ignorerais.

LEON. — Je ne serais plus ton fils?

Mme BEAUFORT. — Oh, mon Dieu! Mon Dieu!

LEON. — La belle perspective!

Mme BEAUFORT. — Ah, Léon! Léon!

BEAUFORT, dont le sentiment paternel perce. — Ce serait épouvantable. C'est toi qui l'aurais voulu.

LEON. — Moi?

BEAUFORT. — Toi. Tu ne le voudras pas, j'espère. (*Un silence.*)

LEON. — Voilà où nous en sommes : sur le point de devenir des ennemis, parce que...

BEAUFORT l'interrompt. — Tu ne me pousseras pas à cette extrémité.

LEON, vivement. — Pourtant, nous ne sommes plus sous Philippe II.

Mme BEAUFORT. — Ignorer notre fils, notre enfant unique! Depuis tant d'années n'avoir pensé qu'à lui, n'avoir vécu que pour lui, avoir fait tous les sacrifices pour lui, et maintenant pour prix de nos peines et de nos souffrances, le voir courir à sa ruine (*avec des larmes dans la voix*), ne plus pou-

voir l'aimer, devoir le pleurer comme s'il était au cimetière!— Ah, ces larmes-là, je ne les verserai pas longtemps (*s'affolant et pleurant*), parce que je... je n'y survivrai pas!

LEON, à lui-même. — Je le prévoyais, je le prévoyais!

Mme BEAUFORT. — Ah, Léon! Si tu aimes tes parents, si tu ne veux pas que ta mère en meure, ne persiste pas dans cette voie sacrilège. Reviens à la foi de ton enfance! Reviens à nous! Je t'en supplie! — Ah, mon Dieu! Mon Dieu! Faut-il...? (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

LEON, l'en empêche aussitôt. — Allons, maman! Ne pleure pas!— Allons! (*Ebranlé et très embarrassé.*) Je... je...

BEAUFORT. — Quoi? Tu abandonneras tes...?

LEON, se ressaisissant. — Non! Je ne peux pas! Je ne peux pas! Je vous aime et je souffre horriblement de vous faire ce chagrin. Mais je ne puis trahir mes principes. D'ailleurs, j'aime aussi Marguerite. Je lui ai donné ma promesse formelle et je *dois* la tenir.

Mme BEAUFORT. — Ah, cette femme de malheur!

BEAUFORT. — Mais c'est impossible, sapristi! Ce n'est pas elle, avec sa libre pensée, qui te procurera des clients. Tu ne pourras seulement pas l'épouser. (*En appuyant.*) Vous mourriez de faim tous deux. Allons! Réfléchis donc froidement et avoue qu'il en est ainsi. (*Un long, long silence.*)

LEON. — Vous avez raison. Je dois le reconnaître. Le monde n'est pas encore mûr pour ces

idées-là. Des obstacles insurmontables se dressent de toutes parts, et je n'ai pas l'âme d'un martyr. Ce que vous me demandez me répugne souverainement, mais puisqu'il le faut, puisque je ne puis d'aucune façon m'y soustraire— je le ferai.

Mme BEAUFORT. — Ah!

BEAUFORT, respirant. — Enfin!

Mme BEAUFORT. — Alors, le dimanche, tu iras à la messe? (*Un temps.*)

LEON, avec un visible effort. — Oui. Henri IV m'en donne l'exemple.

BEAUFORT. — Il n'y a pas à dire. Il faut que tu montres tes opinions. Tu agirais bien aussi en te faisant recevoir au cercle.

LEON, vivement. — M. Demars me l'a proposé également. Il voulait m'y présenter ce soir.

BEAUFORT, même jeu. — Et tu as refusé?

LEON. — Oui.

BEAUFORT, très inquiet. — En avouant tes idées anti...

LEON l'interrompt. — Elles ne le regardent pas. Je lui ai dit que je n'étais pas libre.

BEAUFORT. — Ah! Pourvu qu'il ait compris que ta soirée était déjà retenue. Il faut pourtant te faire membre du cercle.

LEON. — Je n'en vois pas la nécessité, puisque je... pratiquerai.

BEAUFORT. — Mais on te le demandera encore. On insistera.

LEON. — J'espère que seul M. Demars aura eu cette indélicatesse.

BEAUFORT. — Détrompe-toi. D'autres, et pas des moindres, t'y inviteront. Et tu ne pourras don-

ner aucun motif sérieux pour refuser, puisque tu devras cacher le vrai. Alors, pourquoi attendre!

LEON. — Si je dois absolument faire partie de ce cercle, ce sera le plus tard possible.

BEAUFORT. — Mais c'est dans ton intérêt, voyons. Tu y feras des connaissances. Tu leur rendras des services. Et tu seras récompensé.

LEON. — Je t'en prie, père! Ne m'en demande pas trop. Ah, que n'ai-je eu plus d'énergie et de sens pratique quand j'étais établi à Bruxelles! J'y aurais gagné ma vie à la fin, sans devoir faire le renégat. (*Il tombe sur une chaise. Un silence.*)

BEAUFORT, qui passe devant la fenêtre, à Mme Beaufort. — Tiens, l'ami Bolland. (*Bas, avec un regard vers son fils.*) Il faut lui forcer la main. (*A Léon.*) Voici M. Bolland qui fait sa promenade habituelle. Je vais l'appeler. Il préside la société de Saint-Vincent de Paul. Tu lui demanderas d'en devenir membre.

LEON sursaute et accourt. — Mais, père! (*Il veut le retenir. Mais Beaufort ne l'écoute pas et sort.*)

SCENE III

Mme BEAUFORT, LEON

LEON. — C'est trop fort!

Mme BEAUFORT. — Laisse-le faire. Tu ne pourras qu'y gagner.

LEON. — Non, non! Je m'en vais! (*Il veut sortir à gauche.*)

Mme BEAUFORT, vivement. — Tu ne feras pas cela. Tu ne mettras pas ton père dans une situation fausse!

LEON. — C'est lui qui l'aura voulu.

Mme BEAUFORT. — Tu pratiqueras, pourquoi, alors, ne ferais-tu pas partie de cette société?

LEON. — Ce n'est pas du tout la même chose.

Mme BEAUFORT. — Et ta position! Si tu te sauves, tu vas tout gâter. Tu te feras le plus grand tort.

LEON. — C'est vrai, pourtant.— Allons! Soit! Encore ça aussi! (*Il revient. Un temps.*)

SCENE IV

LES PRECEDENTS, BEAUFORT, BOLLAND

BEAUFORT, en entrant, à Bolland. — Il allait chez vous pour vous parler. (*Salutations échangées entre Bolland, la mère et l'avocat. Beaufort se place à côté de son fils.*)

LEON. — En effet, je serais heureux de contribuer pour ma modeste part à l'œuvre généreuse—

BEAUFORT. — Et toute chrétienne—

LEON. — Et chrétienne que vous dirigez. Puis-je donc vous demander de vouloir bien proposer mon admission à la société de Saint-Vincent de Paul, si, toutefois, rien ne s'y oppose?

BOLLAND; onctueux, sans exagération. — Mais, mon cher monsieur Beaufort, comme moi,

tous les pères de la société apprendront votre demande avec la joie la plus vive. Vous serez reçu chez nous les bras ouverts.

LEON. — Vous êtes trop aimable, monsieur le président.

BOLLAND. — Oh, je vous en prie, vous serez le digne remplaçant de mon excellent ami, M. Degraeve, dont, tous, nous regrettons le départ. C'est donc entendu. Jeudi prochain, je soumettrai votre demande à la société et vous ne tarderez pas à être reçu.

LEON. — Je vous remercie infiniment.

BOLLAND. — C'est nous qui vous remercions. Mais n'en parlons plus. C'est une affaire faite.— Vous avez habité Bruxelles, n'est-ce pas? Vous pourriez peut-être me dire si c'est vrai ce qu'on raconte au sujet de mon neveu, le docteur Austin.

LEON. — Quoi donc, monsieur Bolland?

BOLLAND. — Il paraît que ce malheureux, cet apostat, non content d'être libre penseur, est devenu révolutionnaire, communiste.

LEON. — Je... je ne saurais vous dire. Je ne l'ai guère vu depuis quelque temps.

BOLLAND. — Comme je le connais, cela ne m'étonnerait pas du tout. Quelle honte pour la famille! Vous avez eu raison de ne pas trop le fréquenter.— Et vous ne regrettez pas d'avoir quitté la capitale et d'être venu vous installer dans notre petite ville de province?

LEON. — Oh non, bien au contraire!

BEAUFORT. — Il a d'abord hésité, vous comprenez. A Bruxelles ses affaires ne marchaient pas pas mal du tout.

BOLLAND. — Je n'en doute aucunement.

BEAUFORT. — Mais sa mère et moi, nous avons toujours été tristes de cette séparation.

*M*me *BEAUFORT.* — Nous n'avons que lui.

BEAUFORT. — Et lui-même se sentait déraciné. (*Coup de coude à son fils.*)

LEON. — J'avais toujours le mal du pays...

BOLLAND. — Qui, après tout, n'est pas aussi inhabitable que d'aucuns le prétendent.

BEAUFORT. — Des grincheux qui ne se plairaient nulle part.

BOLLAND. — C'est vrai. — Je vous souhaite, monsieur l'avocat, d'y réussir aussi bien qu'à Bruxelles. En tout cas, vous pourrez compter sur le parti qui, grâce à votre précieux concours, prospérera certainement à Neuville et, à son tour, vous fera prospérer. (*Nouveau coup de coude du père au fils.*)

LEON. — Je vous remercie, monsieur le président, de vos bonnes paroles et je vous prie de croire à mon dévouement.

BOLLAND. — Donc, à bientôt, mon cher confrère. Je puis dès maintenant vous appeler ainsi, puisque, en quelque sorte, vous êtes déjà membre de la société.— Madame! Monsieur Beaufort! (*Il sort. Les Beaufort, père et fils, l'accompagnent jusqu'à la porte.*)

SCENE V

BEAUFORT, Mme BEAUFORT, LEON

LEON, en redescendant. — Son confrère! C'est indigne, ce que tu me fais faire là. Et voilà la trahison consommée. Je suis dans l'engrenage. Je ne peux plus reculer.

BEAUFORT. — Tant mieux! Tant mieux!

Mme BEAUFORT. — Ne le regrette pas, Léon. Tu reconnaîtras bientôt tes erreurs, et alors tu ne parleras plus ainsi. Au contraire, tu nous remercieras.

LEON. — N'espère jamais cela, maman!

Mme BEAUFORT. — Si, si! Je l'espère! (*Un temps. Tout d'un coup :*)

LEON, presque dans un cri. — Mais Marguerite! Marguerite! Elle ne voudra pas adopter ces opinions-là! Jamais je n'oserais le lui demander.

BEAUFORT. — Il le faudra pourtant, si tu veux l'épouser.

LEON. — Je ne la connais que trop bien. J'aurais beau lui affirmer que je suis toujours libre penseur, que je dois faire de nécessité vertu, elle me rappellera mes promesses et ne voudra pas admettre mes raisons.

BEAUFORT. — C'est que tu plaideras mal ta cause.

LEON. — C'est que ma cause est par trop mauvaise. Et puis, vous ne connaissez pas mademoiselle Launois. Elle a cette énergie qui me manque, à moi.

Elle est foncièrement honnête. Ce n'est pas elle qui aurait peur de souffrir pour ses convictions. Elle me traitera de pleutre, de...

BEAUFORT. — Cette impie n'a pas le droit de prendre un ton pareil.

LEON. — Elle me mettra à la porte, vous dis-je. Elle répétera à nos amis, au docteur Austin surtout, que je lui ai fait l'aveu de ma fausseté, et si jamais on l'apprend à Neuville...

BEAUFORT. — Mais on ne lui fait pas un aveu aussi naïf. On lui dit qu'on est revenu de ses erreurs.

LEON. — Et l'on s'embourbe de plus en plus dans l'hypocrisie.

BEAUFORT. — A qui la faute! Il ne fallait pas abandonner la foi.

LEON. — Mais... Non, ne discutons pas cela. D'ailleurs, je ne serais guère avancé de mentir. Elle ne me croirait pas.

BEAUFORT. — Serais-tu incapable de le lui faire croire?

LEON. — Quand bien même j'y parviendrais, jamais elle ne voudrait suivre mon exemple. Au contraire, ma proposition la blesserait au plus profond de l'âme. Elle la révolterait.

Mme BEAUFORT. — La malheureuse est endurcie à ce point?

LEON. — Plutôt que de trahir ses principes, elle renoncerait à son amour. Et pourtant, je l'aime, oui, je l'aime autant que ma vie, et je ne veux pas, je ne peux pas la perdre! Je ne peux pas! — Ah, que faire? Que faire? Je n'ose lui parler de

ma volte-face. J'en éprouve trop de honte et j'irais moi-même chercher ma condamnation.

BEAUFORT. — Mais quand tu t'es épris de cette femme, pourquoi ne pas nous l'avoir dit tout de suite? Nous t'aurions mis en garde. Nous t'aurions évité tous ces ennuis.

Mme BEAUFORT, avec un soupir. — C'est vrai. D'ailleurs, nous avions trouvé pour toi un beau parti...

BEAUFORT. — Oui, autrement avantageux que ton athée de Bruxelles. Une femme aimable, jolie, riche.

Mme BEAUFORT. — Devine qui.

LEON. — Peu m'importe.

BEAUFORT. — Mlle Cottart.

Mme BEAUFORT. — La fille du brasseur —

BEAUFORT. — Et conseiller communal. Sa sœur, la femme du docteur Blancart, a eu cent mille francs de dot. Voilà le parti que tu aurais pu faire. Et il n'est pas trop tard. Si tu voulais, tu ne serais pas refusé.

LEON, ironique. — Elle te l'a dit?

Mme BEAUFORT. — Nous l'avons appris par une amie commune. Mlle Cottart lui a laissé entendre que tu ne lui déplaisais pas. (*Léon reste indifférent.*)

BEAUFORT. — Eh bien! Qu'en penses-tu? (*Léon ne répond pas.*) Tu ne dis rien?

LEON. — Vous avez réussi à me faire renier mes convictions, ne cherchez pas à me détourner de Marguerite. Ce serait mal. Je l'aime et je...

BEAUFORT l'interrompt. — Tu l'aimes! Tu l'aimes! En es-tu certain?

LEON. — Comment! Certain!

BEAUFORT. — Il n'y a pas si longtemps que tu la connais.

Mme BEAUFORT, vivement. — Elle, en tout cas, ne semble pas te porter profondément dans son cœur, puisqu'elle renoncera plutôt à toi qu'à son impiété.

LEON. — Je vous en prie, ne me parlez plus de Mlle Launois. J'irai la trouver... ou bien je lui écrirai. Je lui ferai comprendre la nécessité de sa conversion. Mais maintenant, laissez-moi! J'ai besoin d'être seul.

BEAUFORT. — Un instant! Tu vas être membre de la société de Saint-Vincent de Paul. Pourquoi pas du cercle aussi? Tu en tirerais bien plus de profit encore. Je vais de ce pas trouver M. Demars. Je lui dirai que, contrairement à ce que tu pensais tantôt, tu seras libre ce soir et qu'il vienne te prendre vers huit heures.

LEON. — Soit! Mais après cela, ce sera tout.
(*Les parents sortent. A peine seul,*)

LEON, s'affaissant sur une chaise. — Quelle honte!

RIDEAU

ACTE III

Petit salon chez Beaufort. Porte au fond, porte à gauche, second plan. Par moments du soleil.

SCENE PREMIERE

Mme BEAUFORT (*est assise près de la table et travaille à un ouvrage manuel. Bientôt arrive au fond*) BEAUFORT.

Mme BEAUFORT. — La promenade a été bonne?

BEAUFORT. — Oui, mon amie. Cela vous ragaillardit, ce généreux soleil et cette brise printanière. (*Il a pris sa pipe, la bourre et l'allume.*) Cinq heures moins dix. Me Léon n'est pas encore rentré de Charleroi?

Mme BEAUFORT. — Non, mais il ne tardera pas. Il doit revenir au train de cinq heures. (*Il s'assied. Un silence.*)

BEAUFORT. — Est-ce qu'il t'a encore parlé de cette Bruxelloise?

Mme BEAUFORT. — Nous n'en avons causé qu'une fois, avec toi.

BEAUFORT. — Il avait dit alors qu'il lui écrirait. Ne l'aurait-il pas fait?

Mme BEAUFORT. — Je ne le pense pas.

BEAUFORT. — Tu as pu rester sans le lui demander? Pourtant, tu n'es pas moins curieuse que les autres filles d'Eve.

Mme BEAUFORT. — Et vous, les fils d'Adam, vous n'aimez pas de tout savoir, sans doute!— Je t'avais promis de ne jamais lui parler de cette femme.

BEAUFORT. — Et tu as pu tenir ta promesse? Tu as dû faire un effort!

Mme BEAUFORT. — Pas si grand que cela. Si nous voulons qu'il n'y pense plus, ce n'est pas nous qui devons la lui rappeler.

BEAUFORT. — Parbleu! Peut-être commence-t-il à l'oublier.

Mme BEAUFORT. — Je n'ose pas le croire. Il a l'air bien trop préoccupé pour cela. Tu ne l'as pas remarqué?

BEAUFORT. — Parce que?

Mme BEAUFORT. — Allons, ce n'est plus le même homme. Il parle peu, ne rit plus, se retire pendant des heures dans son étude...

BEAUFORT. — Pour ses affaires.

Mme BEAUFORT. — Il n'en a pas tant.

BEAUFORT. — En tout cas ,les quinze jours que nous avions décidé d'attendre sont passés maintenant. Nous allons lui reparler de Mlle Cottart.

Mme BEAUFORT. — Aujourd'hui?

BEAUFORT. — Mais oui. On dirait que tu ne désires plus ce mariage.

Mme BEAUFORT. — Si, si! Comment donc! Seulement, n'est-ce pas un peu tôt?

BEAUFORT. — Il a eu le temps de réfléchir. D'ailleurs, je viens d'en parler à son oncle Jean.

Mme BEAUFORT. — Tu as bien fait. Il est l'ami de M. Cottart. Et qu'en pense-t-il?

BEAUFORT. — Il approuve notre projet et il va venir. Il nous aidera au besoin à convaincre ce récalcitrant.

Mme BEAUFORT. — Voilà Léon. (*Celui-ci entre au fond, sa serviette d'avocat sous le bras.*)

SCENE II

LES PRECEDENTS, LEON. (*Il a l'air grave.*)

Mme BEAUFORT. — Te voilà, garçon!

BEAUFORT. — Comment cela a-t-il marché?

LEON. — Très bien. L'affaire s'embrouille de plus en plus.

BEAUFORT. — Alors ,en effet, ça va bien... pour l'avocat. Il lui faut du temps pour la débrouiller, et le procès continue.

LEON. — Personne n'est venu pour moi?

Mme BEAUFORT. — Si, M. Demars et M. Robin, le libraire. Ils repasseront après six heures.

LEON. — Je les attendrai. (*Il veut se rendre dans son étude.*)

Mme BEAUFORT. — Allons! Tu as travaillé assez. Repose-toi là, auprès de nous.

BEAUFORT. — D'ailleurs, nous avons à causer.

LEON. — Ah!

BEAUFORT. — Oui. Assieds-toi. (*Léon s'assied*).

Mme BEAUFORT, à Léon. — Une tasse de café?

LEON. — Non, rien. Je suis dégoûté de tout. (*Le père et la mère se regardent. Un temps. Puis:*)

BEAUFORT, décidé. — Voici quinze jours que nous ne t'avons parlé de Mlle Cottart.

LEON, sursautant. — Mais...

BEAUFORT. — Je t'en prie. A peine ai-je dit un mot que tu m'interromps déjà. Il dépend uniquement de toi que ce mariage se fasse, tu le sais. Tu n'ignores pas non plus quels avantages tu en retirerais et combien il nous rendrait heureux, ta mère et moi. (*Un silence.*) Allons! Qu'as-tu décidé?

LEON. — Mes chers parents, vous savez si je souhaite de vous voir contents, mais je ne puis songer à demander la main de Mlle Cottart.

BEAUFORT. — Parce que?

LEON. — Je ne l'aime pas.

BEAUFORT. — Tu l'aimeras quand tu lui auras parlé plus intimement que tu ne l'as fait jusqu'ici.

LEON. — Non, père, c'est impossible.

*M*me *BEAUFORT.* — Pourtant, tu ne saurais faire un plus beau mariage.

BEAUFORT. — Et tu as de l'ambition.

LEON. — Oui, mais...

BEAUFORT. — Mais quoi? Tu connais ses précieuses qualités. Elle a une dot splendide. Sa famille est...

LEON. — Rien de tout cela ne m'attire. N'insiste plus. Et puis, j'ai juré de ne jamais épouser une croyante.

BEAUFORT. — Mais maintenant tu es croyant toi-même, du moins tu dois le paraître, et tu ne pourras épouser une autre. Du reste, ce n'est pas une bigote.

LEON. — Non, c'est inutile. J'ai pactisé avec mes opinions, soit, mais rien ne m'oblige d'aller plus loin dans cette voie et de contracter un mariage pareil. N'en parlons plus. D'ailleurs, j'ai encore de la besogne. (*Il veut sortir. Son père l'arrête.*)

BEAUFORT. — Ce qui te retient, c'est l'autre!?

*M*me *BEAUFORT.* — Cette athée! (*Un silence.*)

BEAUFORT. — Réponds.

LEON. — Eh bien, oui! C'est elle.

BEAUFORT. — Ah!

M[me] *BEAUFORT.* — Je le craignais.

BEAUFORT. — Tu l'aimes encore?

LEON. — Toujours.

BEAUFORT. — Pourtant, tu ne l'as plus vue depuis que nous en avons parlé? Tu ne lui as même pas écrit?

LEON. — A quoi bon? Jamais, elle ne voudra se convertir.

BEAUFORT. — Mais alors, tu ne pourras l'épouser!

LEON.— Je le sais. Je le sais, et j'en suis triste... à mourir. C'est une situation sans issue.

BEAUFORT. — Au contraire, il y a une issue. Il faut oublier cette...

LEON. — L'oublier?

BEAUFORT. — Tu voudrais souffrir pour une femme qui ne t'aime pas?

LEON. — Comment! Elle ne m'aime pas!

BEAUFORT. — Elle ne veut pas être à toi.

LEON. — Elle ne peut pas.

BEAUFORT. — Elle pourrait parfaitement, si elle ne s'obstinait pas dans sa haine de la religion.

LEON. — Mais elle ne hait pas la religion catholique, elle reste fidèle à la sienne, à ses principes, à ses serments.

BEAUFORT. — Pour ce qu'elle y risque!

LEON. — Elle risque son amour, son bonheur.

BEAUFORT. — Et toi, en persistant dans la libre pensée, ne risquais-tu pas de te brouiller avec tes parents, d'abréger leurs jours, de te plonger toi-même dans la misère!

LEON. — N'est-ce pas plutôt votre intolérant parti qui nous plonge dans le malheur, mon amie et moi!

BEAUFORT. — Cette femme aurait agi comme toi si elle s'était trouvée dans la même impasse.

LEON. — Non, père, une femme qui renonce à son amour pour sauver ses principes, y sacrifierait sa vie au besoin. C'est une femme digne d'admiration.

Mme BEAUFORT, se récriant. — Oh!

BEAUFORT. — C'est trop fort!

LEON. — Oui, digne d'admiration, quoi que vous en pensiez. Tandis que moi, je suis un homme veule, incapable de cette mâle énergie qui vous fait vivre une vie conforme à vos convictions et lutter contre les obstacles jusqu'à ce que vous ayez triomphé.

BEAUFORT. — Ou succombé.

LEON. — Cette énergie-là ne succombe pas. Malheureusement, elle me manque, à moi, et je ne saurais me refondre. Pourtant, cette femme incarnait tous les plus beaux rêves de ma jeunesse, de ma vie, et (*avec désespoir*) je dois y renoncer.

Mme BEAUFORT, instinctivement heureuse. — Ah!

LEON. — Oui, il faut bien. Il faut que je rompe. Ah, misère!— Mais au moins, je garderai en moi, jusqu'à mon dernier jour, son image rayonnante et adorée.

BEAUFORT. — Rêveur, va! Et tu veux arriver! (*Ricanant.*) Ah! Ah! Ah! Ah! Il faut être un tout autre homme pour cela.

LEON. — Oui, sans cœur et sans scrupules!

*M*me *BEAUFORT, prenant son mari à part.* — Il rompt. Laisse-lui le temps de se reprendre.

BEAUFORT. — Tu as raison.

(*Les parents sortent.*)

LEON reste affaissé et profondément triste. Finalement, il fait un geste comme pour chasser ces idées. — Je ne peux plus penser à elle, sans que les remords me torturent. Faut-il donc que je l'oublie pour oublier ma trahison? (*Il ouvre sa serviette et feuillette ses papiers.*)

(*La servante introduit M. Corbier et se retire.*)

SCENE III

LEON, CORBIER

CORBIER, distingué, poli et souriant. — Bonjour, monsieur l'avocat.

LEON se lève et va au-devant de lui. — Bonjour, monsieur Corbier. Veuillez vous asseoir. (*Ils s'asseyent.*)

CORBIER. — Ce n'est pas l'homme de loi que je viens consulter. Heureusement, vos visiteurs ne sont pas tous comme moi.

LEON. — Il n'y a pas que les visites de nos clients qui nous fassent plaisir.

CORBIER. — Vous êtes bien aimable, monsieur Beaufort. C'est comme président du cercle catholique et au nom de celui-ci que je vous demande un service.

LEON. — En quoi puis-je lui être utile, monsieur le président?

CORBIER. — Figurez-vous que notre sympathique et dévoué secrétaire, M. Darvay, est brusquement tombé malade.

LEON. — Oh! Nous nous sommes encore parlé avant-hier. Il avait l'air bien portant. Ce n'est pas dangereux, j'espère?

CORBIER. — Je ne le crois pas. Des maux de tête, des vertiges. Le docteur lui a prescrit un repos absolu pendant quelques semaines. Tout de même, nous voilà sans secrétaire à la veille de l'assemblée générale. Dans cette situation embarrassante le cercle a pensé à vous.

LEON. — A moi? Mais j'en suis un des membres les plus jeunes et les plus nouveaux. D'autres ont certainement plus de titres et...

CORBIER. — Permettez, monsieur l'avocat. Nous connaissons votre dévouement pour le parti. Dès votre arrivée à Neuville vous vous êtes empressé de vous ranger sous notre drapeau. Au sur-

plus, nous sommes certains que personne ne peut mieux que vous remplacer notre cher malade.

LEON. — Je remercie le cercle de l'opinion avantageuse qu'il a de moi et de l'honneur qu'il me fait. Mais, croyez-moi, je n'ai pas du tout les qualités requises pour ces délicates fonctions.

CORBIER. — Vous vous calomniez. Vous êtes tout à fait l'homme qu'il nous faut. Vous serez the right man in the right place.

LEON, protestant. — Oh, vous exagérez. D'ailleurs trouverais-je le temps de m'y consacrer comme je devrais et voudrais le faire?

CORBIER. — Oui, oui, vous trouverez ce temps. La besogne du secrétaire n'est pas si absorbante. Et puis, ce ne sera pas pour longtemps... Nous pouvons donc compter sur vous?

LEON. — Soit. Puisque ce n'est que provisoire. Je ne veux me dérober, ni vous désobliger.

CORBIER. — Voilà parler. Nous vous remercions infiniment. Vous nous rendez un grand service.— Quand pourrez-vous venir au local prendre connaissance de tout ce qui se rapporte à ces fonctions?

LEON. — Demain soir, vers huit heures.

CORBIER. — C'est cela... J'ai vu que vous travaillez. Je me sauve. Mes amitiés à votre père et mes respects à madame Beaufort! A demain!

LEON. — Au revoir, monsieur le président. (*Il reconduit Corbier qui sort au fond. Il redescend.*) Ils ont besoin de moi. (*Il reste rêveur.*) Me voici

engagé dans la politique cléricale.— C'était inévitable. Une fois sur la pente, on glisse de plus en plus bas. — Pouvais-je refuser! Ces gens me font vivre. — Tout de même! — Bah! Ce n'est que provisoire.

SCENE IV

LEON, Mme BEAUFORT, JEAN BEAUFORT, BEAUFORT

(*Salutations entre Léon et son oncle.*)

JEAN. — Pas de dérangement?

LEON. — Au contraire.

JEAN. — Tu sais que M. Darvay vient d'être frappé d'apoplexie?

LEON, très étonné. — D'apoplexie?

JEAN. — Je viens de l'apprendre par son fils qui est accouru chez moi chercher les médicaments. Il a le côté droit paralysé.

LEON. — Et M. Corbier, qui me quitte, croyait que ce n'était pas grave.

JEAN. — Il ignorait encore la complication. Je viens de la lui apprendre.

LEON, à son père. — C'est à propos de M. Darvay qu'il est venu me trouver.

BEAUFORT. — Tiens! Pas pour affaires?

LEON. — Il m'a demandé au nom du cercle de

me charger provisoirement des fonctions de secrétaire.

BEAUFORT. — Et?

LEON, vite et simplement. — J'ai accepté.

Mme BEAUFORT. — Ah!

JEAN. — Evidemment.

BEAUFORT, à sa femme. — J'avais peur. Il nous met continuellement dans des transes.

JEAN, à Léon. — Alors, tu as le pied à l'étrier. Tu es en passe de devenir quelqu'un à Neuville.

LEON. — Oh, quelqu'un parce que...

JEAN. — C'est le début, le plus bas échelon, il est vrai, mais tu monteras bientôt.

LEON. — Comment cela?

JEAN. — M. Darvay que nous tâcherons de guérir le mieux possible, ne pourra malheureusement plus reprendre ses fonctions. Et tu le remplaceras.

LEON, vivement. — Moi, secrétaire!

JEAN. — Du cercle catholique. Oui. Tu n'osais l'espérer parce que tu es jeune et nouvellement arrivé à Neuville? Mais les jeunes gens ne sont-ils pas les plus ardents et les plus actifs! Et puis, tu descends d'une vieille famille neuvilloise. D'ailleurs, si cette place ne te revenait pas, te l'aurait-on offerte?

BEAUFORT. — Parfaitement. Aussi ne seras-tu pas assez fou pour la refuser, avec tous ses avantages. (*Un silence.*)

LEON. — C'est vrai! Puisque je suis engagé

dans la politique, j'aurais tort de ne pas en profiter pour améliorer ma situation.

BEAUFORT. — A la bonne heure!

JEAN. — Tu as raison d'être ambitieux. Tes titres te donnent le droit de prétendre à une situation brillante. Aussi y a-t-il une chose que je ne m'explique pas. Tes parents, soucieux uniquement de ton bonheur, te proposent un beau mariage, et tu n'en veux pas entendre parler.

LEON. — En effet, je n'y tiens pas.

JEAN. — Et pourquoi?

LEON. — Mais... (*Il regarde ses parents.*)

BEAUFORT. — A Bruxelles il a eu l'infortune de s'amouracher d'une femme qu'il ne connaissait pas assez. Quand il lui a déclaré ses sentiments, il a appris, avec stupeur, qu'elle était libre penseuse.

JEAN. — Oh!

Mme BEAUFORT. — Affreux, n'est-ce pas?

BEAUFORT. — Et qu'elle ne voulait faire la moindre concession à ses croyances. Il n'a donc aucun espoir de l'épouser, et malgré cela...

JEAN. — Il l'aime toujours.

Mme BEAUFORT. — Oui.

JEAN. — Ah, Léon! Quelle imprudence de t'attacher ainsi à la légère, sans t'être d'abord bien renseigné! Quelle folie de persister dans un tel amour!

BEAUFORT. — Quelle folie! C'est le mot.

LEON. — Si tu savais, mon oncle...

JEAN. — Oh, je devine et je t'accorde que tu as conçu d'abord le plus beau rêve, que tu as beaucoup souffert de sa fin prématurée et que tu l'as pleuré amèrement. Mais après l'avoir enterré, ne retourne donc pas toujours gémir sur sa tombe. Console-toi en te disant que s'il est mort, c'est de ta faute. Tu l'avais conçu étourdiment, aveuglément. Il n'était pas né viable.

BEAUFORT. — C'est bien cela, Jean. (*Un silence.*)

LEON, rêveur. — Pas né viable.

JEAN. — Tu veux avancer! Tu veux réussir! Alors, regarde devant toi au lieu de te retourner sans cesse. Sur ta route se présente, prête à t'accueillir, une femme qui te donnera tout ce que tu peux espérer...

BEAUFORT. — Espérer raisonnablement.

JEAN. — Beauté, gentillesse, fortune. Et puis, tu sais bien que M. Cottart ne manque pas de relations et d'influence à Neuville, surtout dans notre parti. Si tu deviens son gendre, cette parenté te servira beaucoup dans ta profession. Tu dois en convenir.

BEAUFORT. — Allons! N'est-ce pas vrai?

LEON. — Je ne dis pas non.

JEAN. — Ah! Au surplus, il est fatigué de la politique — il me l'a dit — et fera tout pour que tu le remplaces sur la liste de droite, aux élec-

tions communales. Et tu seras conseiller, je te le garantis, parce que ton beau-père appuyera ta candidature et que tu auras rendu des services comme secrétaire du cercle. (*Un temps.*) Et ce ne sera pas tout. D'autres mandats plus importants et plus productifs suivront.

BEAUFORT. — Parbleu!

JEAN. — Et tu hésiterais! Tu renoncerais à un brillant avenir! Tu te condamnerais à rester, ta vie durant, un petit avocat! Et cela pourquoi? Parce que tu aimes, d'un amour absurde, une femme —

BEAUFORT. — Que tu ne peux même plus revoir —

JEAN. — Et que tu auras oublié dans quelques semaines.

LEON. — Tu crois?

JEAN. — Tout s'oublie!

BEAUFORT. — Alors tu regretterais amèrement d'avoir repoussé ce mariage. Mais alors Mlle Cottart ne serait plus libre.

JEAN. — Oh, non, il ne faut pas y compter.

Mme BEAUFORT. — Elle est trop recherchée pour cela.

BEAUFORT. — Eh bien, acceptes-tu?

LEON, après un silence, avec un mélange de froideur, de tristesse et de répugnance. — Oui.

BEAUFORT et *Mme BEAUFORT, ensemble, satisfaits.* — Ah!

JEAN. — Alors, je vais parler à M. Cottart.

LEON, vivement. — Non, non! Pas encore! Attendez!

BEAUFORT, devançant son fils. — Si, si! Tout de suite! Va, Jean!

JEAN. — Dans un quart d'heure je rapporterai la réponse qui sera certainement favorable. (*Il sort au fond.*)

SCENE V

BEAUFORT, Mme BEAUFORT, LEON

BEAUFORT. — Enfin, tu entends raison.

Mme BEAUFORT, vite. — Tu es sauvé. Nous t'avons arraché à cette impie qui aurait causé ta perte.

LEON. — Vous croyez! Eh bien, moi, je ne suis nullement enchanté de mes actes, bien au contraire. (*Le père hausse les épaules.*)

Mme BEAUFORT. — Oh!

LEON. — Oui, j'ai beau me dire que je fais cela pour ma position, pour mes parents, je ne parviens pas à étouffer la voix de ma conscience, à chasser ma honte. Si quelqu'un m'avait dit, il y a deux mois, que bientôt je deviendrais... un pilier d'église, que je ferais partie de la société de Saint-Vincent de Paul, que je serais secrétaire du cercle clérical et que j'abandonnerais la femme qui m'est

plus précieuse que tout au monde, pour en épouser une que je n'aimerai jamais, je lui aurais répondu, à celui-là, qu'il devenait fou. Ah, ah, ah, ah!
(*Entre la servante.*)

LA SERVANTE, à Léon. — M. Robin désire vous parler.

LEON. — J'y vais.

Mme BEAUFORT. — Allons! Tu n'as rien fait dont tu devrais être honteux. Et puis, quand on ne peut pas avoir ce qu'on aime, on prend et l'on aime ce qu'on peut avoir.

LEON, après un silence. — C'est vrai. Je perds mon temps en vains regrets. La route sur laquelle je me suis engagé, n'est pas fort propre, mais le recul est impossible. Je ne puis qu'avancer et... au diable les scrupules!

BEAUFORT veut répondre, mais Mme BEAUFORT intervient.

BEAUFORT. — Je vais à la rencontre de ton oncle.

(*Ils sortent tous les trois à gauche. Entrent au fond la servante et Valère.*)

SCENE VI

VALERE (*seul, agité*)

Lui, transfuge! Nous le redoutions, hélas! — Voilà donc pourquoi il ne donnait plus de ses nouvelles à Marguerite. (*Un temps.*) Mais alors, elle rompra. Elle sera libre... et l'oubliera... et je pourrai... Elle,

ma femme! Ah!— Et moi, aussitôt averti, j'accours, dare dare, pour lui ramener mon rival et la perdre à jamais! Ce serait de la folie!— Mais si je fais semblant d'ignorer le retour de Beaufort au parti catholique, je deviendrai son complice, moi qui ai juré de ne jamais trahir la libre pensée! (*Un temps assez long. Lutte muette en lui. Puis, avec un profond soupir.*) Allons! C'est lui qu'elle aime! Si elle apprenait mon silence coupable, elle m'exécrerait plutôt. (*Energique.*) Je ferai mon devoir, tout mon devoir!

SCENE VII

VALERE, LEON

LEON. — Tiens! Tiens! Ce cher Valère! Je suis heureux de ta visite. Qu'est-ce qui t'amène à Neuville?

VALERE. — Je suis venu voir ma mère. Je devais aussi causer avec Daloze au sujet d'une conférence que je ferai sous peu à Neuville, à l'inauguration de la Maison du Peuple.

LEON. — Ah! (*Un temps.*)

VALERE. — Daloze m'en a dit de belles sur ton compte. Tu es devenu catholique.

LEON. — On doit s'en être aperçu. Je ne m'en cache pas.

VALERE. — Et tu es membre du cercle clérical, père de Saint-Vincent de Paul!

LEON. — C'est encore vrai.

VALERE. — Et, sans doute, à la prochaine procession, tu porteras le flambeau à côté de mon oncle chéri?

LEON. — Probablement.

VALERE. — Qu'est-ce que cela signifie? M'expliqueras-tu cette palinodie?

LEON. — Il n'y a pas de palinodie. Je suis revenu de mes erreurs, voilà tout. — Mais oui! J'ai reconnu que le rationalisme est une erreur et que la religion chrétienne est la vraie.

VALERE, riant. — Ah, ah, ah, ah! Tu te serais converti! Farceur, va!

LEON. — Mais...!

VALERE. — Allons donc! Il n'y a pas six semaines, tu t'indignais... noblement, parce que je doutais de la sincérité de tes opinions rationalistes. Tu allais faire partie de l'association libérale, et tout à coup, te voilà membre du cercle catholique. (*Riant encore.*) Ah, ah, ah, ah! Tu as tourné casaque, tout simplement.

LEON. — Je te dis la vérité! A Bruxelles, en effet, j'étais libre penseur. Mais j'y subissais l'ambiance mécréante.

VALERE. — La mienne!

LEON. — Lorsque je me suis retrouvé dans ma ville natale où, jusqu'à mon adolescence, j'avais été croyant, le hasard, un jour, m'a fait assister à une procession. Cette cérémonie m'a vivement rappelé

ce passé et m'a profondément ému. Je n'ai pu m'empêcher de réfléchir sur les changements qui s'étaient produits en moi et, soudain, j'ai eu l'intuition qu'en devenant libre penseur et en adhérant à la religion scientifique, je m'étais fourvoyé.

VALERE. — Oui, la science s'est parfois trompée, n'est-ce pas! Il y a tant de mystères qu'elle ne peut expliquer. De grands savants sont restés fidèles à l'Eglise, etc., etc. Mais tu savais toutes ces choses depuis longtemps. Tu savais que, malgré cela, le rationalisme a des bases bien plus solides que la religion chrétienne. Tu étais un moniste convaincu.

LEON. — Pas si convaincu que cela, puisque j'ai eu des doutes. (*Geste de Valère.*) C'est ainsi. D'ailleurs à quoi bon discuter! La foi se sent et ne se raisonne pas.

VALERE. — Cette assertion facile te dispense, en effet, de toute discussion dans laquelle tu crains d'avoir le dessous.

LEON. — Je ne crains rien du tout. Je dis cela parce que c'est un fait. La foi n'est qu'une question de sentiment. Et ce sentiment en moi n'était pas mort, mais seulement engourdi. Il s'est réveillé avec mes doutes sur l'athéisme. Et les vérités enseignées par la doctrine chrétienne m'ont tout d'un coup parues si évidentes, si lumineuses que je suis revenu à la religion de mon enfance. (*Un silence. Valère le regarde, incrédule.*) Tu ne me crois pas?

VALERE. — Tu payes d'audace.

LEON. — Serais-je le premier qui a retrouvé la foi?

VALERE. — La foi perdue l'est pour toujours. — Tu la simules, oui, tu la simules pour consolider ta position.

LEON. — Je ne...

VALERE. — Ne nie donc pas! Je suis bien renseigné. Dans les derniers temps, Me Chaumont a su attirer à lui toute la clientèle libérale, et tu as eu peur d'échouer de ce côté-là. D'autre part, l'avocat catholique venait d'être nommé juge de paix. En le remplaçant, tu étais certain de réussir.

LEON. — Tu te trompes du tout au tout.

VALERE. — Allons donc! Ne te connais-je pas! L'énergie n'a jamais été ton fort. Tu n'as pas eu assez de courage pour lutter contre ton confrère plus heureux. Tu n'en as pas eu davantage pour heurter de front les idées de tes parents. Et voilà le second motif de ta volte-face. (*Léon veut interrompre.*) Mais oui! A Bruxelles déjà, tu redoutais de leur faire connaître tes idées.

LEON. — Parce que...

VALERE, achevant la réplique de Léon. — Tu ne voulais pas leur faire de la peine, parfaitement. Mais quand on a une opinion philosophique, on la maintient, même au risque de froisser celle des autres, sans quoi on devient leur pantin qu'ils font tourner et danser à leur gré. J'admets cependant qu'il y a dans la vie des moments où il faut beaucoup d'énergie. Tu as traversé un moment pareil et la tienne a faibli. Mais il n'est pas trop tard pour te ressaisir. Tu vas te retirer du cercle catholique, et ce moment de défaillance te sera pardonné. D'ail-

leurs, tu peux te passer des cléricaux. Tu as du talent et tu gagneras ta vie à côté de Me Chaumont qui ne saurait suffire à...

LEON. — Pardon, mais tu parles, tu parles, et tu n'y es pas. Je te certifie que je suis sincère.

VALERE, vivement. — Pourtant, tu n'es pas un amoral. Tu es honnête au fond. Ton honnêteté, que diable, doit être plus forte que ta veulerie et ton arrivisme. Tu ne peux te mentir à toi-même et aux autres. Tu dois t'avouer que tu es un hypocrite, un homme indigne.

LEON. — Valère!

VALERE, impitoyable. — Tu dois te mépriser et te dire que tu mérites le mépris des autres.

LEON. — Tu as vidé ta corbeille d'amabilités? Tu te trompes d'adresse. C'est précisément parce que je suis honnête qu'il faut me croire.

VALERE le regarde, stupéfait. — Serais-tu devenu simulateur à ce point! — Léon!

LEON. — Une dernière fois, je suis sincèrement catholique et je le reste.

VALERE le regarde encore. — Ah! — Eh bien, non! Tu ne le resteras pas!

LEON. — Oh! Oh! Et pourquoi?

VALERE. — Parce que... (*avec un véritable effort*), parce que tu devrais renoncer... à Mlle Launois. Tu sais bien qu'elle ne prendra jamais un mari croyant.

LEON, avec une émotion contenue. — Mlle Lau-

nois! J'en suis désolé, j'en ai le cœur qui saigne, tu peux me croire, mais je devrai, en effet, rompre avec elle.

VALERE, on ne peut plus étonné.— Comment? Tu...!

LEON. — Oui, hélas! Je ne puis épouser une libre penseuse, et, comme tu le dis toi-même, elle n'accepterait jamais un mari croyant.

VALERE. — Tu as déjà jeté ton dévolu sur une autre?

LEON, sans oser regarder Valère. — C'est cela, il me croit capable de tout maintenant.

VALERE. — Il ne manquerait plus que cela. Pourtant, tu l'aimes! Tu lui as promis le mariage, et c'est ainsi que tu tiens tes promesses?

LEON. — Je ne pouvais prévoir que je me convertirais.

VALERE. — Si tu avais pensé à tes serments, tu n'aurais pas trahi tes...

LEON l'interrompt. — Mais sapristi! Encore une fois, je n'ai rien trahi. En retrouvant la foi, j'ai perdu la femme que j'aime. (*Un temps.*)

VALERE. — Tu persistes donc dans cette voie, malgré tout ce que je t'ai dit et rappelé?

LEON. — Oui.

VALERE, très fâché. — Eh bien, alors—! (*Il prend son chapeau et se lève pour sortir.*)

LEON. — Je comprends ta colère. C'est toi qui m'avais converti, un moment, à d'autres idées.

VALERE, se rappelant, plus calme. — Ah! j'oubliais. Mlle Launois est très étonnée de ton long silence. Je le sais par son père. Tu vas sans retard lui communiquer ta décision.

LEON. — A quoi bon!

VALERE. — Tu ne veux pas? Mais alors, il n'y a pas de doute. Tous tes anciens amis seront convaincus de ta duplicité, de ton imposture. Mais oui, ce refus sera un aveu. Il montrera dans toute son évidence l'indignité de ta conduite et la honte que tu en éprouves.

LEON, après un temps. — En effet! On pourrait le croire, elle surtout. Je lui écrirai.

VALERE, riant. — Tu lui écriras! Ah, ah, ah, ah! N'en espère rien. Tu reconnais que tu lui dois une explication, tu auras le courage de la lui donner franche et nette, et de vive voix.

LEON. — Mais un pareil entretien ne pourrait que la peiner!

VALERE. — Pas autant qu'une lettre qui lui annoncerait la rupture et en même temps lui prouverait ton hypocrisie, ta déloyauté. Au surplus, cette jeune fille ne mérite pas d'être traitée aussi cavalièrement. Tu as su apprécier ses qualités physiques, les trésors de son cœur et de son intelligence. Tu en as été touché, remué, au point de l'aimer, de songer à faire d'elle ta femme. De son côté, elle t'a choisi entre tous. Elle t'a donné, à toi, sa pensée, son âme claire et pure. Elle était prête à te donner aussi sa beauté, son corps éblouissant, à t'appartenir, tout entière!

LEON, transporté. — C'est vrai! C'est vrai!

VALERE. — Et tu serais assez goujat pour abandonner cette femme exquise, comme on se débarrasse d'une maîtresse qui vous déplaît à la deuxième rencontre!

LEON, décidé. — J'irai lui parler, après-demain, jeudi.

VALERE. — Bien sûr?

LEON. — Oui.

VALERE. — Vers quelle heure?

LEON. — Dans la matinée. Vers dix heures. A condition d'être seul avec elle.

VALERE. — C'est juste. C'est à elle seule que tu dois cette explication. Je préviendrai M. Launois.

LEON. — Alors, tu me croiras?

VALERE. — Nous verrons. (*Il veut sortir.*)

LEON. — Au revoir, Valère.

VALERE. — Au revoir. (*Il sort.*)

LEON, seul. — Oui, j'irai. C'est plus fort que moi. Je l'aime et il faut que je la revoie.

SCENE VIII

BEAUFORT, Mme BEAUFORT, JEAN, LEON

JEAN. — Tu es agréé, Léon. M. Cottart t'attend ce soir à huit heures.

(*Léon reste froid.*)

Beaufort et Mme Beaufort (*heureux, s'avancent vers lui.*)

Mme BEAUFORT. — Nos félicitations...

BEAUFORT. — Chaleureuses!

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier

SCENE PREMIERE

MARGUERITE (*seule et songeuse. Bientôt vient par la gauche*) *LAUNOIS* (*avec un journal qu'il met au porte-journaux.*)

LAUNOIS la voit, hoche la tête, puis regarde sa montre. — Dans une demi-heure.

MARGUERITE. — Oui.

LAUNOIS. — Alors tu persistes à croire qu'il viendra?

MARGUERITE. — Il l'a promis.

LAUNOIS. — Après tout, c'est possible. Et tu espères encore le ramener à...?

MARGUERITE l'interrompt. — Et toi tu en doutes toujours?

LAUNOIS. — Oui, mon enfant. Sa conversion est simulée, c'est incontestable. Mais pas plus que le docteur, tu ne lui en arracheras l'aveu.

MARGUERITE. — Honteux de sa défection, il n'ose l'avouer à M. Austin qui est la fermeté même et entend qu'on reste fidèle à ses principes.

Mais il ne me mentira pas, à moi, parce que nous nous aimons et qu'il sait que je lui pardonne. D'ailleurs, le docteur lui-même espère encore que je réussirai.

LAUNOIS. — Le docteur se trompe. Comme lui, tu échoueras.

MARGUERITE. — Et pourquoi?

LAUNOIS. — Parce que tu ne lui pardonnerais que s'il revenait à la libre pensée.

MARGUERITE. — En effet.

LAUNOIS. — Et cela, il ne le fera pas.

MARGUERITE .— Il ne le fera pas si, dans sa défaillance, il reste abandonné à lui-même. Mais si nous lui montrons que nous sommes ses amis décidés à lui venir en aide...

LAUNOIS. — Nous le lui avons montré lors de son départ pour Neuville. Nous l'avons prévenu à ce moment-là. Nous a-t-il écouté? Alors, nous pouvions le sauver. Maintenant, il est trop tard.

MARGUERITE. — Trop tard!

LAUNOIS. — Il s'est laissé prendre dans un engrenage dont il n'ose plus se dégager, de peur d'être ridicule, méprisable. C'est un ambitieux qui ne demande qu'à parvenir le plus vite et avec le moins de mal possible, fût-ce en reniant ses sentiments les plus intimes. Je l'ai bien jugé, va, les derniers jours qu'il était ici. Sa désertion n'a rien qui m'étonne. Et toi aussi tu devrais maintenant le connaître. Son silence obstiné pendant plus de deux semaines et les mensonges audacieux qu'il a racontés à M. Austin auraient dû t'ouvrir les yeux. (*Un temps.*)

MARGUERITE. — Tu me consoles bien dans ma peine. Tu m'encourages beaucoup dans mes efforts.

LAUNOIS. — Jamais tu ne le ramèneras à la libre pensée.

MARGUERITE. — Mais je veux qu'il revienne à moi aussi.

LAUNOIS. — Ah, tu veux l'épouser à tout prix! Alors, il n'y a qu'une chose à faire, ma fille. Il faut suivre son exemple.

MARGUERITE, froissée dans l'âme. — Père!

LAUNOIS. — C'est pourtant ce qu'il va te demander.

MARGUERITE. — S'il vient pour cela, il me connaît mal. Jamais je ne l'épouserai s'il persiste dans sa trahison.

LAUNOIS, heureux. — Ah!

MARGUERITE. — Dussé-je en être malheureuse ma vie entière. (*Un silence.*)

LAUNOIS. — Si tu envisages avec cette énergie l'éventualité de la rupture, tu en supporteras aussi la réalité. D'ailleurs, ne crois pas, ma chérie, que je m'inquiète peu de ta peine. C'est au contraire pour t'en épargner une plus grande que je te préviens de ce qui t'attend. Veux-tu un conseil? Ne reçois pas Beaufort. Romps dès maintenant avec lui. Tu souffriras encore quelque temps, mais tu éviteras une entrevue qui te ferait affreusement mal et n'empêcherait pas la rupture. (*Un silence.*)

MARGUERITE. — Non, père, je n'ai pas

perdu tout espoir. Il a un bon mouvement. Il vient s'expliquer, s'excuser.

LAUNOIS. — Il vient mentir, oui, mentir jusqu'au bout. Ne te fais donc pas d'illusions, Marguerite. Oublie cet homme indigne que tu ne peux plus sauver. Tu es jeune, tu seras encore heureuse (*il l'attire à lui*) si tu veux me confier le soin de m'occuper de ton avenir.

(*On sonne.*)

MARGUERITE. — Lui!

LAUNOIS. — Déjà!

SCENE II

LES PRECEDENTS, VALERE (*entre, tout essouflé*).

(*Salutations. Puis :*)

VALERE, ému. — L'avocat... n'est pas encore venu? (*Launois observe Valère.*)

MARGUERITE. — Non, docteur!

VALERE, soulagé. — Ah!

LAUNOIS. — Pourquoi?

MARGUERITE. — Qu'avez-vous?

VALERE, n'osant pas la regarder. — Oh, rien! J'ai couru, et je suis un peu essoufflé.

LAUNOIS lui avance une chaise. — Asseyez-vous! (*Valère s'assied*). Qu'y a-t-il?

MARGUERITE. — Vous avez de graves nouvelles? Parlez!

VALERE. — Ah, la canaille! Il va épouser la fille d'un riche brasseur et conseiller catholique.

MARGUERITE. — Oh!

LAUNOIS. — C'est le comble!

(*Elle est tombée sur une chaise. Son père court vers elle.*)

MARGUERITE. — Ce n'est rien, père. — Je serai forte. — Parlez, docteur. Comment le savez-vous?

VALERE. — Mardi, avant de quitter Neuville, j'avais prié mon ami Daloze de me tenir au courant des actes de Beaufort. Aujourd'hui, il m'envoie cette lettre. Tenez! Lisez vous-même. (*Marguerite prend et lit.*) Il fallait à tout prix vous prévenir. Comme l'avocat doit arriver à dix heures, j'ai eu tout juste le temps de sauter dans un taxi et de vous apporter la nouvelle.

MARGUERITE, après avoir parcouru le billet. — C'est impossible.

VALERE. — Moi non plus, je ne pouvais d'abord le croire. Mais cette lettre...

LAUNOIS. — Moi, cela ne m'étonne pas. Un transfuge est capable de toutes les vilenies.

MARGUERITE. — Non, M. Daloze a dû être induit en erreur. Tu m'as dit toi-même avec quelle rapidité, dans les petites villes, les faux bruits se répandent.

VALERE. — M. Daloze n'est pas homme à croire et à propager des contes de commères.

MARGUERITE. — Mais si c'était vrai, Beaufort aurait recherché cette femme déjà depuis assez

longtemps. Et avant-hier, on vous l'aurait appris à Neuville.

LAUNOIS. — On l'ignorait encore.

MARGUERITE. — Et puis, il n'oserait se présenter chez moi.

LAUNOIS. — Il ose tout. Il paye d'audace.

VALERE. — Sans doute croit-il pouvoir vous cacher cette nouvelle trahison pendant quelque temps encore. Il aura oublié que je retournerai bientôt à Neuville et qu'alors je l'aurais certainement apprise.

MARGUERITE. — Non, vraiment, je ne puis le croire. Et pourtant, cette lettre—. Il faut que j'en aie le cœur net, parce que s'il a trahi, et ses convictions philosophiques et les... promesses formelles qu'il m'avait faites, tout doit être fini entre lui et moi.

LAUNOIS. — Evidemment!

VALERE. — Nous allons le savoir à l'instant.

MARGUERITE. — Oui, tout de suite je vais lui demander ce qu'il en est de ses rapports avec Mlle Cottart.

LAUNOIS. — Mais il niera. Il sait très bien que, s'il avouait, tu lui montrerais la porte immédiatement.

MARGUERITE. — Pourtant, je veux, je dois le savoir aujourd'hui même. (*Un silence. Puis :*) Et j'y parviendrai. (*On sonne.*)

LAUNOIS. — Le voilà!

MARGUERITE. — Laissez-moi, je vous prie.

VALERE. — Je vous quitte. Je reviendrai tout à l'heure si vous permettez.

LAUNOIS. — C'est cela. Venez par ici. (*Valère et Launois sortent à gauche.*)

SCENE III

MARGUERITE, LEON

(*Tous deux sont émus, mais elle, se dominant, montre la plus grande froideur.*)

LEON. — Marguerite!

MARGUERITE. — Je vous attendais.

LEON. — Je comprends ton accueil glacial. Je ne tiens pas les promesses que je t'avais faites. Mais je t'en demande pardon, et je te prie de croire que j'en suis peiné, profondément peiné. Car ce n'est pas ma faute, Marguerite, c'est la fatalité. Je me croyais libre penseur et je me suis aperçu, tout d'un coup, qu'aux racines de mon être j'ai toujours été attaché à la foi chrétienne. Aussi ne puis-je t'épouser si tu restes libre penseuse, et d'autre part, tu ne veux pas te convertir?

MARGUERITE. — Renier mes principes, vous voulez dire,les principes qui dirigent ma vie.Jamais!

LEON. — Ni être la femme d'un croyant?

MARGUERITE. — Non plus!

LEON. — Je le savais. Je le prévoyais, et mon cœur en est déchiré, parce que je t'aime.

MARGUERITE, dans un mouvement de révolte). — Ah! (*Elle le réprime aussitôt.*)

LEON. — Tu ne me crois pas? Pourtant, c'est ainsi. Je t'aime plus que tout au monde, et jamais je ne pourrai t'appeler ma femme. (*Marguerite l'observe.*) Ah! Les convictions religieuses ont des exigences atroces.

MARGUERITE, éclatant. — Finissez cette affreuse comédie. Je n'en serai pas dupe. Vous êtes libre penseur, quoi que vous prétendiez.

LEON. — Comment! Toi aussi, tu crois que j'ai pactisé avec ma conscience. Je t'assure que...

MARGUERITE l'interrompt avec plus de calme. — Allons! J'admets que vous ayez eu peur d'avouer à M. Austin. Mais vous ne voudrez pas me mentir, à moi. Vous voulez que je vous pardonne et que je vous garde de l'estime...

LEON. — Oui, de l'estime et de l'affection.

MARGUERITE. — Et vous ne cherchez qu'à me tromper... hypocritement.

LEON. — Mais quelle opinion te fais-tu de moi? Je n'ai pas du tout cette intention. Je suis absolument sincère.

MARGUERITE, se dominant. — Non, vous ne l'êtes pas. Et puisqu'il le faut, je vais vous en fournir les preuves. — Mais c'est inutile! M. Austin vous les a données avant-hier, chez vous. Je ne ferais que les répéter. Car je suis et je reste de son avis, quoi que vous puissiez dire pour vous disculper.

LEON. — Alors, toi aussi, tu penses que j'ai été trop faible pour manifester mes opinions à Neuville?

MARGUERITE. — Oui.

LEON. — Si cela était, je me serais borné à ne pas les montrer en public. Jamais je n'aurais fait partie du cercle clérical. Jamais je n'en aurais remplacé le secrétaire. N'est-ce pas la meilleure preuve de ma sincérité?

MARGUERITE. — Oh, vous êtes allé loin dans votre défection! Mais quelque grave que soit votre faute...

LEON. — Ma f...!

MARGUERITE, l'interrompt. — Oui, votre faute, ayez donc le courage de la reconnaître. Aussi bien malgré tous vos efforts et tous vos mensonges, vous ne la cacherez pas. Elle est évidente pour tous ceux qui vous connaissent. Ne croyez pas devoir la nier parce qu'elle serait irréparable. Vous pouvez la réparer. Vous commencerez par vous retirer peu à peu du milieu où vous vivez maintenant, et entre-temps, nous vous chercherons une autre situation. Oui, je vous le promets. M. Austin, mon père, vos autres amis de Bruxelles et moi, nous ferons tout pour assurer votre avenir. Et nous y parviendrons. Donc, n'hésitez pas. Redevenez l'homme que vous étiez auparavant. (*Un temps.*)

LEON. — A tout ce que tu viens de dire, Marguerite, je ne puis répondre qu'une chose : je n'ai pas de faute à reconnaître.

MARGUERITE. — Ah!

LEON. — C'est ainsi. Aussi je t'en prie, ne t'obstine plus à ne pas me croire. Allons! Te mentirais-je, à toi que j'aime, à toi qui...

MARGUERITE, se redressant. — Ne dites donc plus que vous m'aimez! Ne salissez pas l'amour dans la boue du mensonge et de l'hypocrisie!

Allons! Je fais un dernier appel à votre loyauté! Ne me mentez plus, pour que, sans regret, sans révolte de tout mon être, je puisse me souvenir de l'affection que j'ai eue pour vous. Ne m'obligez pas à vous mépriser, à vous...

LEON. — Mais Marguerite! Comme tu persistes à m'attribuer des sentiments bas et malhonnêtes. Oserais-je reparaître devant toi, si j'avais conscience de mériter les reproches dont tu m'accables!

MARGUERITE. — Vous maintenez donc, malgré tout, que vous êtes sincère?

LEON. — Oui, je le maintiens.

MARGUERITE, vite, en l'observant. — Et Mlle Cottart que vous allez épouser! (*Beaufort change de couleur et se tait.*) Vous pâlissez! Vous restez interdit! C'est donc vrai!— Et vous osez revenir auprès de moi! Me parler d'amour! Ah!

LEON, se jetant aux pieds de Marguerite, et éclatant. — Oui, je t'aime, Marguerite! Tu n'as cessé d'être mon rêve, et ma foi, et ma vie! Tu restes pour moi la plus exquise, la plus noble, la plus digne des femmes. C'est parce que je devais te perdre, parce que de toutes parts on veut m'arracher à toi que j'ai eu ce désir fou, cette irrésistible envie de te revoir, de te crier mon amour immense et infini! (*Il se relève.*)

MARGUERITE. — Ah, on veut vous arracher à moi! Vos parents, évidemment! Et tantôt vous m'affirmiez que c'était la religion. Vous voyez bien que vous m'avez menti audacieusement.

LEON. — Eh bien, oui, je t'ai menti et je t'en demande pardon, pardon! Mais j'étais trop honteux

de ma trahison. Et puisque tu as su me faire avouer la vérité, tu la connaîtras toute, et tu comprendras. Oui, je suis resté rationaliste —

MARGUERITE, dans un double cri exprimant, le premier, sa satisfaction d'être parvenue à le faire avouer, le second, sa douleur, sa rage d'avoir pu aimer un homme aussi méprisable. — Ah!— Ah!

LEON. — Mais j'ai dû céder devant le fanatisme intraitable de mon père et le chagrin immense de ma mère, devant l'impossibilité de vivre à Neuville comme libre penseur. Pourtant, il fallait y rester. Je ne pouvais aller m'établir ailleurs. Tu n'imagines pas combien j'ai résisté.

MARGUERITE, ironique. — Résisté! Ah! Ah! Ah! Ah!

LEON. — Oui, résisté et souffert parce que je songeais à toi et à la libre pensée qui me tenez tant au cœur et auxquels je ne voulais pas renoncer. Mais je me suis heurté à des obstacles infranchissables. J'ai été forcé, forcé, entends-tu, d'affecter des opinions que je n'ai pas et de faire partie du cercle clérical. Et alors, désespérant de t'épouser et pressé, adjuré par mes parents qui craignaient toujours de me voir revenir à toi, j'ai dû demander la main de cette jeune fille. Et maintenant, je dois rester catholique, sinon je me couvrirais de mépris et de ridicule, je me brouillerais à jamais avec mes parents. Je dois épouser Mlle Cottart ou j'attirerais sur moi la vengeance de son père qui est tout-puissant à Neuville. Bref, je serais un homme perdu. Mais mon cœur ne battra jamais pour cette femme. C'est toi que j'aime, toi, toi seule, toi infiniment, toi toujours! Et maintenant que je t'ai tout avoué, tu ne me tiendras pas rancune? Tu m'aimes encore?

Dis! (*Il se rapproche d'elle et veut lui prendre la main.*)

MARGUERITE, droite et sans bouger. — Ne me touchez pas!

LEON. — Tu me repousses! Oh! Marguerite! Après m'avoir entendu, il est impossible que tu restes irritée contre moi à ce point. (*Il s'avance encore. Plus bas :*) — Mais. j'exècre cette femme, puisque je reviens auprès de toi. Nous nous reverrons quand tu voudras. On a beau dresser entre nous des obstacles. Notre amour...

MARGUERITE l'interrompt. — Ah, cette audace! Cette inconscience! — Mais rien, ni personne au monde ne pouvait vous obliger de promettre le mariage à une femme que vous n'aimez pas. C'est vous qui dressez ces obstacles, qui trahissez l'amour! Et vous osez me demander d'oublier cette infamie! Vous avez même le front d'espérer que je... Ah!

LEON. — Mais puisque je t'avoue...

MARGUERITE. — Assez! Je ne vous aime plus. Mes yeux viennent de s'ouvrir. Dans ma pensée, j'avais élevé votre image sur un piédestal. Elle vient de s'écrouler et la voilà, à jamais brisée... dans la fange. Je ne vois plus en vous que l'homme qui renie ses convictions et ses sentiments les plus intimes, les plus sacrés, le traître qui passe aux ennemis, qui les aide et les soutient dans leur lutte et leur haine contre ses frères.

LEON. — Mais encore une fois, je ne peux pas faire autrement. Je dois vivre, après tout. C'est la société qui m'impose ces hypocrisies. Combien sont forcés d'agir comme moi! On ne peut plus être honnête homme aujourd'hui.

MARGUERITE. — Ne vous en prenez donc pas à la société! C'est l'excuse facile des hommes sans caractère. Vous deviez avoir le courage de vos opinions. Et si ce courage menaçait de sombrer devant les obstacles, vous deviez demander conseil et secours à vos amis, résister à vos parents jusqu'au bout, comme vous nous l'aviez promis. Au lieu de cela, vous avez reculé devant leurs menaces, devant quelques difficultés. Mais votre veulerie ne vous empêche pas d'être un ambitieux. Vous avez hâte de parvenir avec le moins d'efforts possible.Et vous avez mis *le masque* du croyant. Vous faites semblant d'aimer et vous allez épouser une femme riche que vous détestez. Vous trompez tout le monde autour de vous. Sans scrupules et sans vergogne, vous êtes capable de toutes les hypocrisies, de toutes les audaces. Oh, vous avez un splendide avenir devant vous. Vous serez conseiller communal, représentant, ministre. Vous serez comblé de titres et d'honneurs. Mais pour nous, qui vous arrachons le masque, qui avons encore un idéal de droiture et d'honnêteté, vous n'êtes qu'un renégat, un homme indigne.

LEON, n'y tenant plus. — Eh bien, oui! Tu as raison. Je ne suis qu'un traître, un lâche, un misérable. Je le vois mieux que jamais. Par ma faiblesse et mon ambition je me suis laissé entraîner dans une voie toute opposée au chemin où tu marches droite et rayonnante, une voie tortueuse et fangeuse d'où le retour m'est impossible et qui, de plus en plus, m'éloigne de toi. Pourtant, je t'aimais, je t'aime encore de toutes les fibres de mon âme!— Ah, misère! Misère de moi! C'est fini!

Par ma faute je t'ai perdue et j'en suis malheureux pour toujours... Oh! tu n'as pas besoin de me chasser. Je ne t'imposerai pas plus longtemps, plus jamais mon odieuse présence. Je retourne dans ma boue! Adieu! — Adieu!

(*Il sort vite au fond en se couvrant la figure des deux mains.— Marguerite tombe sur une chaise et reste haletante. Un temps. Puis Launois entre par la porte de gauche.*)

SCENE IV

LAUNOIS, MARGUERITE

LAUNOIS. — J'ai tout entendu, forcément. Vous parliez tellement haut—. Tu as été intelligente et digne, mon enfant. Oui, tu as agi comme je l'attendais de toi. Mais si tu m'avais écouté, tu te serais épargné une scène aussi pénible.

MARGUERITE. — Cette explication était nécessaire. Mais c'est fini. Tout est rompu entre cet homme et moi. Ah, père! Je suis bien malheureuse. Voir finir — ainsi — mon beau rêve! (*Elle tombe en sanglotant dans les bras de son père. Un silence.*)

LAUNOIS. — Oui, tu n'avais pas mérité cela. Pleure, ma pauvre enfant. Les larmes te soulageront. D'ailleurs, tu es raisonnable. Tu t'efforceras de l'oublier, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Oui, père!

LAUNOIS. — Et moi, je t'y aiderai. Nous ferons un voyage — dans le Grand-Duché que tu aimes tant.

MARGUERITE. — Oui, voyageons!

LAUNOIS. — Et nous irons habiter un autre quartier de Bruxelles.

MARGUERITE.— Aussi.— Comment ai-je pu aimer cet homme! Mais pouvais-je supposer que les jeunes gens d'aujourd'hui ont si peu de caractère et d'honnêteté!

LAUNOIS. — Il ne faut pas généraliser, Marguerite. Ils ne sont pas tous comme celui-là, heureusement. Ainsi tu reconnaîtras que le docteur Austin, par exemple, pour ne prendre que lui, est un homme parfaitement digne et respectable.

MARGUERITE. — Oui, et énergique. Plus d'une fois je me suis dit : Si M. Austin pouvait communiquer un peu de sa volonté à Beaufort!

LAUNOIS. — Malheureusement l'énergie ne se communique pas à tout le monde. — T'ai-je raconté le beau geste qu'il a eu dernièrement?— Non? Eh bien, voici. Il s'est épris passionnément d'une libre penseuse, mais, hélas, elle était fiancée à un de ses amis qu'il avait, lui-même, converti aux idées rationalistes. Il s'effaça donc devant son heureux rival. Mais voilà que, tout à coup, celui-ci manifeste l'intention de trahir ses principes et sa parole donnée. Le docteur, aussitôt, alla trouver le félon, lui rappela son devoir et fit tout pour le ramener à la libre pensée et à son amie.

MARGUERITE. — Est-ce vrai?

LAUNOIS. — Pourtant, il adore toujours cette femme.

MARGUERITE. — Mais il a échoué!

LAUNOIS. — Oui. (*Un silence.*)

MARGUERITE. — Je comprends, père. C'est très bien ce qu'il a fait là.

LAUNOIS. — Oh, il ne s'y est pas décidé sans souffrir cruellement. Mais il a obéi, lui, à sa conscience, à son devoir.

MARGUERITE. — Il y a donc encore des honnêtes gens.

LAUNOIS. — Elle connaît, paraît-il, depuis peu, le dévouement de M. Austin pour elle et la libre pensée. Mais il est toujours sans espoir. S'il la revoyait de temps à autre, s'il lui témoignait avec discrétion, beaucoup de discrétion, son inlassable attachement, ne pourrait-elle pas aussi, un jour, oh, plus tard seulement, le... le prendre en amitié — quand elle verrait combien il la rendrait heureuse et combien son père, à elle, serait heureux aussi! (*Un silence.*)

MARGUERITE. — Pourra-t-elle encore aimer seulement, après—?

LAUNOIS. — Oui, oui, elle aimera encore. Elle est jeune, après tout. Et pourquoi ne serait-ce pas plutôt lui qu'elle connaît et qu'elle apprécie?

MARGUERITE. — En tout cas, comme tu le dis toi-même, cela ne pourra guère arriver que plus tard, quand elle aura oublié... l'autre.

(*On sonne.*)

LAUNOIS. — Le voilà!

(*La servante introduit Valère.*)

SCENE V

LES PRECEDENTS, VALERE

(*Salutations.*)

LAUNOIS, vivement. — Il a dû avouer.

VALERE. — Sa double trahison?

LAUNOIS. — Tout.

VALERE. — Le malheureux!

LAUNOIS. — Et ma fille a rompu avec lui.

MARGUERITE. — Je vous remercie infiniment, docteur, de vos efforts pour le ramener à son devoir.

VALERE. — Je n'ai fait que le mien.

MARGUERITE. — Je n'en apprécie pas moins un acte aussi obligeant, aussi dévoué.

VALERE, ému, mais s'efforçant de ne pas le montrer. — Oh, mademoiselle! (*Il lui baise la main. Un silence.*)

MARGUERITE. — Vous m'excuserez, docteur. (*Elle s'incline.*)

VALERE. — Mademoiselle! (*Elle sort au fond.*)

SCENE VI

VALERE, LAUNOIS

VALERE. — Ah, colonel! Je n'ai pas de chance.

LAUNOIS. — Qu'y a-t-il?

VALERE. — Je vous avais dit que j'oublierais votre fille, et j'y serais parvenu à la longue, je vous

le jure. Mais j'ai dû venir vous faire cette communication urgente, et il m'a suffi de revoir Mlle Launois pour que la malheureuse passion à peine calmée se réveille en moi et me tourmente plus que jamais. Oui, je l'aime plus que jamais et...

LAUNOIS. — N'insistez pas, mon ami. Je vous crois. Je m'en suis aperçu tout à l'heure quand vous lui avez apporté la lettre de M. Daloze. Et comme j'ai pour vous une... grande estime, après le départ de l'autre je lui ai parlé, oh, avec beaucoup de ménagement, de l'affection que vous ressentez pour elle...

VALERE, très étonné et anxieux. — Vous lui avez dit que...!

LAUNOIS. — Oui, docteur, et...

VALERE, très intrigué, vivement et toujours inquiet. — Qu'a-t-elle répondu?

LAUNOIS. — Eh bien, si vous voulez patienter, si, dans vos rapports avec elle, vous voulez montrer beaucoup de discrétion, vous pouvez espérer...

VALERE, heureux. — Vraiment?

LAUNOIS. — Oui, un jour... plus tard.

VALERE, profondément ému. — Ah!

(*Il tombe dans les bras de Launois.*)

FIN

Imprimerie Henri Kl
Rue Keyenveld, 81, I